

DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU DANS LE ROMAN QUEBECOIS

UNE ETUDE COMPARATIVE ENTRE LE ROMAN DE LA TERRE ET
DEUX ROMANS CONTEMPORAINS: TERRE DU ROI CHRISTIAN DE
SYLVAIN TRUDEL ET DE L'AMOUR DANS LA FERRAILLE DE ROCH CARRIER

by

JOYCE DARLENE BURKE

B.A. Saint Francis Xavier University, 1989

A THESIS SUBMITTED IN PARTIAL FULFILLMENT OF
THE REQUIREMENTS FOR THE DEGREE OF
MASTER OF ARTS

in

THE FACULTY OF GRADUATE STUDIES
DEPARTMENT OF FRENCH

We accept this thesis as conforming
to the required standard

THE UNIVERSITY OF BRITISH COLUMBIA

October 1991

© Joyce Darlene Burke, 1991

In presenting this thesis in partial fulfilment of the requirements for an advanced degree at the University of British Columbia, I agree that the Library shall make it freely available for reference and study. I further agree that permission for extensive copying of this thesis for scholarly purposes may be granted by the head of my department or by his or her representatives. It is understood that copying or publication of this thesis for financial gain shall not be allowed without my written permission.

Department of French

The University of British Columbia
Vancouver, Canada

Date October 10, 1991

RESUME

Dans un article récent, Gilles Marcotte étudie le rapport entre l'ancien et le nouveau, et remarque qu'il y a beaucoup de similarités entre le roman au début de l'époque littéraire québécoise et le roman québécois contemporain. Cette idée sert de base à ma thèse où je considère deux romans des années quatre-vingt: Terre du roi Christian de Sylvain Trudel et De l'amour dans la ferraille de Roch Carrier.

Commençant par une étude de la situation socio-politique et du développement du genre, dans le but de définir en quelque sorte le roman de la terre et l'esprit qui le caractérise, je vais ensuite à une discussion des romans de Trudel et de Carrier dans le deuxième et le troisième chapitres. Au coeur de cette discussion, sont l'idéologie et la vision du monde qui lient ces romans contemporains au roman de la terre. Dans Terre du roi Christian, la famille et le passé jouent un rôle important dans l'univers de Luc, le héros. Aux yeux de ce petit garçon, la famille sert de lien entre le passé et le présent. Le père, possédant une connaissance du passé et du monde, montre à son fils comment vivre; il est le véhicule par lequel l'héritage est transmis.

Un autre caractéristique du roman de la terre, le refus de

la réalité, se retrouve dans ce roman. Ne voulant pas accepter la réalité dans laquelle il vit, Luc transforme la terre en un petit paradis maya. On trouve de telles actions dans De l'amour dans la ferraille où Jeannot Tremblay se réfugie dans son monde d'amour et d'idéaux. Des pionniers, tout comme Jeannot et Luc, ont leur petit monde idéalisé dans lequel ils vivent. Ils condamnent toute innovation et se réfugient dans le passé et dans la tradition. D'autres personnages, Achille Bédard et Sautereau, trouvent leur refuge dans la mort.

Les procédés narratives, qu'emploie le romancier, rapproche ces deux romans contemporains du roman de la terre aussi. Tout comme dans le roman de la terre, la nature et la terre nourrissent les métaphores et les comparaisons. D'ailleurs la terre et la nature deviennent parfois de véritables personnages avec des attributs humains. Cette humanisation de la nature est aussi caractéristique du roman de la terre.

Malgré toutes les similarités entre le roman de la terre et le roman contemporain, il y a, faut-il le souligner, des différences importantes. Une qui saute aux yeux, c'est la voix narrative qui a beaucoup changé depuis la naissance du roman québécois. Le focalisateur externe, donc limité, du roman de la terre n'est pas employé dans le roman de Trudel. Au lieu d'avoir un narrateur-focalisateur, Trudel se sert d'un narrateur externe et d'un focalisateur interne, ce qui donne à son roman une profondeur qui est absente du roman de la terre. La narration de Carrier est encore plus compliquée. Il a un

narrateur externe et deux focalisateurs: l'un externe, l'autre interne. Cette focalisation multiple équilibre le roman et l'aide à se distancer parfois de son roman. Dans la narration des romans contemporains étudiés dans cette thèse, on est très loin du roman de la terre.

TABLE DE MATIERES

CHAPITRE	PAGE
RESUME	ii
TABLE DE MATIERES	v
INTRODUCTION.	1
I LE ROMAN DE LA TERRE.	7
Le genre	7
L'idéologie de conservation	16
La mission de l'auteur et du peuple	25
II TERRE DU ROI CHRISTIAN	43
Trudel et la tradition du roman de la terre	43
L'écriture de Trudel	63
III DE L'AMOUR DANS LA FERRAILLE	78
Carrier et la tradition du roman de la terre	78
L'écriture de Carrier	95
CONCLUSION	119
BIBLIOGRAPHIE	124

INTRODUCTION

"Pourquoi revenir sur des textes et des auteurs dont la place est reconnue dans l'histoire de la littérature québécoise et qui ont déjà fait l'objet d'études sérieuses sinon de jugements définitifs?"¹ Telle est la question posée par Réjean Beaudoin dans son essai récent sur le messianisme et la littérature canadienne-française du dix-neuvième siècle. Certes, c'est une question à laquelle il faut absolument répondre vu qu'on a déjà beaucoup écrit en ce qui concerne le début de la littérature canadienne-française. De plus, pourquoi se limiter à discuter le passé quand il y a de nouveaux auteurs québécois et des livres qu'on n'a pas encore étudiés de façon approfondie?

Les mêmes questions se posent au début de cette étude qui ne vise pas à redoubler les efforts d'autres critiques mais qui revient néanmoins à un sujet déjà étudié abondamment. Voici la réponse que propose Beaudoin à de telles questions: "Il y a plus de parenté que de rupture entre le Canada français messianique du curé Labelle et le Québec posttréférendaire de Jean Larose, par exemple, marqué par une hésitation compulsive

¹. Réjean Beaudoin, Naissance d'une littérature (Québec: Boréal, 1989), 7.

au seuil de l'auto-affirmation."² Il lui semble, et je suis tout à fait d'accord, qu'il y a des liens étroits entre le passé et le présent. On ne peut pas se débarrasser du passé. L'héritage exerce une certaine influence sur la pensée des hommes et on doit en tenir compte en étudiant leur littérature. "L'héritage" est un mot qui a peut-être plus de résonance chez le peuple québécois, qui a lutté pendant des siècles pour le préserver, que chez les anglophones dont l'héritage, s'il y en a un, n'était pas menacé par les autres. Cela va de soi donc que cet héritage, qui jouait autrefois un grand rôle dans la littérature et la culture québécoises, est une question toujours actuelle.

Dans un article récent, Luc Chartrand fait une observation qui illustre cette idée: "le nationalisme québécois a toujours pratiqué la drave," dit-il; "il saute de billot en billot pour ne pas couler!"³ Chartrand se sert d'une métaphore qui évoque la tradition de la drave, sur laquelle quelques auteurs ont écrit au début du vingtième siècle et à la fin du siècle précédent. Le draveur est un type mythique qui apparaît dans les contes de Beaugrand, entre autres, et qui atteint son apogée avec Menaud, maître-draveur, un personnage aux proportions mythiques. Pour Chartrand, cette métaphore illustre bien la voie qu'a suivie le nationalisme. Elle sert aussi à évoquer le

². Ibid., 8.

³. Luc Chartrand, "Les Québécois sont-ils vraiment nationalistes," Actualité, 1er mai 1990, 16.

passé, l'héritage et, peut-être, l'idée même du nationalisme. Si un article de revue fait allusion au passé et à l'héritage québécois, serons-nous surpris de trouver davantage d'allusions semblables dans la littérature contemporaine, une écriture encore plus personnelle et créative que l'écriture journalistique?

Gilles Marcotte, dans un article récent, analyse ce rapport entre le passé et le présent. Il note que les oeuvres de Blais, Ferron et Ducharme "entretiennent de singuliers rapports avec les thèmes anciens que notre roman, d'après la critique, avait mis au rancart: la tradition, le refus de la chair et du progrès social."⁴ Ces oeuvres pourtant ont des caractéristiques qui signalent aussi leur contemporanéité. Elles ne sont pas des variations sur des textes anciens, mais des oeuvres tout à fait modernes. On trouve chez elles une prise de conscience jumelée à un intérêt pour le présent et le futur de l'homme plutôt que pour son origine. Le cadre spatio-temporel a donc changé; l'intrigue des romans contemporains se déroule à la ville, l'espace du présent, et non plus sur la terre, l'espace du passé.⁵ Ces romans ont des personnages plus vraisemblables et des descriptions plus habiles des milieux sociaux puisqu'ils ne

⁴. Gilles Marcotte, "La dialectique de l'ancien et du nouveau," dans Littérature et circonstances (Montréal: L'Hexagone, 1989), 167.

⁵. Gilles Dorion, "La Littérature québécoise contemporaine," Etudes françaises 13, 302.

sont pas basés sur une idéologie de conservation qui tend à déformer la réalité.

Bien qu'une cinquantaine d'années se soit écoulée depuis la mort du roman de la terre, quelques vestiges de cette tradition demeurent. Aussi moderne que nous voulions être, nous accusons néanmoins des traces du passé. Parlant de l'influence religieuse sur la littérature, Marcotte affirme:

Si purement laïque que se veuille aujourd'hui notre élite intellectuelle et littéraire, il ne lui est pas possible de défaire en un tournemain ce qui a été tissé, et fortement tissé, durant quelques siècles d'histoire. On vide les églises plus facilement qu'on n'efface une empreinte culturelle de cette profondeur. Nous n'avons pas fini de lire, au Québec, des textes où les déterminations religieuses, à l'insu des écrivains eux-mêmes souvent, feront partie des règles du jeu.⁶

Si la religion, comme Marcotte l'a observé, exerce une telle influence sur la littérature contemporaine, n'en est-il pas ainsi pour d'autres aspects de l'héritage? Telle est l'hypothèse de cet essai. Il s'agira donc d'explorer les liens qui existent entre la littérature contemporaine et celle du passé, ou plus précisément, celle du début du vingtième siècle qu'on appelle le roman de la terre. En d'autres termes, je vais étudier le roman de la terre et essayer de montrer comment et jusqu'à quel point ses thèmes subsistent dans quelques oeuvres de la littérature québécoise d'aujourd'hui.

Evidemment pour faire une telle étude, il faut commencer par la tradition du terroir. Le premier chapitre sera donc consacré au roman de la terre. J'étudierai tout d'abord

⁶. Ibid., 109.

l'évolution de cette tradition, qui commence avec La Terre paternelle de Lacombe et se termine avec Trente arpents de Ringuet, pour ensuite essayer de formuler une définition du genre. Dans la deuxième partie de ce chapitre, j'aborderai la question de l'idéologie du roman de la terre. L'idéologie de conservation joue un rôle très important dans ce genre et son étude permettra d'explorer les thèmes prédominants, qui serviront de point de départ pour l'étude des romans contemporains dans le deuxième et le troisième chapitres. Toujours dans le premier chapitre, je propose d'étudier les procédés du romancier de la terre: les métaphores dont il se sert, les personnages-types et son choix de voix narrative. Tous ces procédés ont été soigneusement choisis par les auteurs pour des raisons dont je parlerai plus loin. La vision du monde caractéristique du genre sera analysée aussi.

Ayant terminé la discussion du roman de la terre, qui sert de base à ma thèse, j'aborderai le coeur du sujet, c'est-à-dire montrer les points communs entre ce genre et le roman contemporain. Il me semble que l'heure est venue de faire une telle étude vu que les critiques en général s'intéressent soit au passé soit au présent, sans étudier, d'une façon systématique, les liens entre les deux. Bien que Gilles Marcotte ait commencé avec son étude des thèmes qu'ont en commun le roman contemporain et le roman de la terre, il faut aller encore plus loin. Dans mon deuxième et mon troisième chapitres, j'essaierai donc de combler cette lacune en analysant deux

romans des années quatre-vingts qui, de façon différente, incorporent quelques éléments du roman de la terre.

Le premier de ces romans est Terre du roi Christian de Sylvain Trudel, publié en 1989; le deuxième, De l'amour dans la ferraille de Roch Carrier, publié en 1984. Bien que ces deux auteurs aient des styles très différents et que leurs sujets soient distincts, tous les deux semblent être influencés en quelque sorte, consciemment ou non, par l'idéologie de conservation et par les procédés du romancier de la terre. Evidemment les deux romans en question ne sont pas des romans de la terre. Le Survenant de Guèvremont et Trente arpents de Ringuet marquent la fin du genre.⁷ Depuis ce temps, il y a eu bien des changements dans la littérature québécoise: changements de style, de matière, de langue et d'espace. Le roman de la terre ne ressemble pas beaucoup au roman contemporain, mais ne laisse-t-il pas au moins quelques traces derrière lui? Il me semble que ce genre exerce une certaine influence sur le roman contemporain et, en étudiant les thèmes de Trudel et de Carrier aussi bien que leurs procédés littéraires et leur vision du monde, j'essayerai de le prouver.

⁷. André Renaud et Réjean Robidoux, Le roman canadien-français du vingtième siècle (Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1966), 50.

CHAPITRE 1

LE ROMAN DE LA TERRE

LE GENRE

Le roman de la terre, cette grande et glorieuse tradition qui chante les louanges de la terre, du passé, de la famille et de l'Eglise, tout en essayant de convaincre les jeunes hommes, et parfois les jeunes femmes, de suivre les pas de leurs ancêtres, prend ses racines au dix-neuvième siècle pour s'épanouir jusque vers 1938. Entre le commencement et la fin de cette tradition, presque cent ans s'écoulaient, au cours desquels le roman de la terre subit naturellement des changements. Tous les romans appartenant à ce genre partagent néanmoins un esprit et une vision du monde particuliers. Comme je vise à comparer le roman de la terre avec deux romans contemporains qui, me semble-t-il, ont conservé l'esprit de cette tradition, il faut préciser la nature de cet esprit.

En tenant compte du fait qu'il y a déjà des livres entiers consacrés à ce genre, ceux de Servais-Maquoi et de Proulx par exemple, je ne vais pas l'étudier en détail. Ce n'est pas mon but de redéfinir le genre. Je vais plutôt noter les étapes les plus importantes de son développement pour ensuite examiner de près les thèmes et les procédés littéraires qui le caractérisent.

La conquête de 1760 et le Traité de Paris marquent la fin du régime français au Canada. Avec la signature de Louis XV cédant la colonie à l'Angleterre, "soixante-mille Canadiens français, privés de leur classe dirigeante, ruinés et déçus, vont tenter de survivre."⁸ La plupart des élites, les riches et ceux qui tenaient autrefois le pouvoir, retournent en France; les Anglais, les ennemis, s'emparent de l'administration publique et de l'économie. Plus rien n'appartient aux Canadiens français sauf la terre, leur seule ressource. Elle est pourtant une ressource très riche: avec assez de force et l'aide de ses amis pour la défricher et l'élargir, un homme peut en tirer la subsistance dont il a besoin pour faire vivre sa famille.

Sous la domination anglaise, les Canadiens français deviennent de plus en plus insatisfaits. Ils ne réussissent pas à vivre dans un monde anglais et, s'en rendant compte, certains hommes d'influence se tournent "avec assez de sympathie vers les militaires et les fonctionnaires anglais."⁹ Louis Joseph Papineau n'est pas de ces hommes. Au lieu d'accepter la domination anglaise il essaie de regagner ce qui a été pris par l'ennemi. Etant donné les circonstances dans lesquelles se trouve le Canadien français à cette époque, il n'est donc pas étonnant que lorsque Louis-Joseph Papineau entre en scène, il éveille sans difficulté l'espoir de créer une république

⁸. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec (Québec: Presses de l'Université de Laval, 1974), 2.

⁹. Falardeau, Notre société et son roman (Montréal: HMH, 1968), 31.

française indépendante. Le peuple des campagnes, y voyant une solution à ses problèmes et la fin de la domination anglaise, répond chaleureusement à l'appel de Papineau.¹⁰

Le sentiment nationaliste qui marque le déclenchement de la Révolte des Patriotes et l'époque de Papineau cède bientôt le pas à la résignation. Ayant perdu la lutte contre l'ennemi, les révoltés, c'est-à-dire ceux qui ont lutté avec Papineau, sont exécutés, emprisonnés ou exilés par les Anglais. Il ne reste presque rien aux Canadiens français; leur identité même est menacée par le rapport de Lord Durham, qui recommande aux autorités britanniques l'assimilation des Canadiens français à la société anglaise afin d'éviter des conflits à venir. Désormais, selon Servais-Maquoi, les Canadiens renoncent définitivement à la lutte et cherchent "le bonheur dans la résignation, à l'ombre du clocher paroissial,"¹¹ trouvant une certaine sécurité dans le passé et dans le catholicisme. Il faut préciser que la stratégie de résistance change de terrain, mais pas d'objectif.

A cette époque, caractérisée par des réactions partagées (la révolte et la résignation), le roman de la terre est né. En 1846 Patrice Lacombe publie sa Terre paternelle, et Charles Guérin de Pierre J.-O. Chauveau paraît en feuilleton. Ces deux premiers véritables romans de la terre rompent résolument avec la tradition romantique. Leurs auteurs dénoncent le roman

¹⁰. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 4.

¹¹. Ibid.

contemporain avec tous ses mensonges, prétendant qu'ils racontent une histoire vraie. Il ne s'agit pas simplement d'un projet sociologique, bien que le roman ait généralement un aspect documentaire. Chaque romancier de la terre, tout en chantant les louanges de la terre et de la tradition, vise à donner aux lecteurs un exemple ou un conseil à suivre. Il se méfie aussi de tout ce qui vient des étrangers, qui ont fait souffrir son peuple. Si la lutte politique contre les Anglais se termine avec la fin de la rébellion, elle renaît au front littéraire avec le roman de la terre.

En 1862 Antoine Gérin-Lajoie publie Jean Rivard, le défricheur, un roman qui "réalise pour la première fois pleinement ce projet littéraire inauguré avec la Terre paternelle et Charles Guérin, la composition d'un authentique roman de la terre."¹² Deux ans plus tard paraît la suite du roman: Jean Rivard, économiste. Ce diptyque, d'une grande importance littéraire et patriotique, reprend l'idéal agriculturaliste de Lacombe et de Chauveau pour ensuite proposer "une 'recette infallible' pour jouir ici-bas d'un bonheur sans mélange: il suffit de promettre à la terre une éternelle et absolue fidélité."¹³ Gérin-Lajoie chante non seulement l'agriculturisme, comme le font ceux qui le précèdent, mais il les dépasse en chantant la science agricole, qui est sa réponse

¹². Bernard Proulx, Le Roman du territoire (Montréal: UQAM, 1987), 62.

¹³. Ibid., 19.

à la situation politique, sociale et économique dans laquelle se trouvent les Canadiens français.

Il y a d'autres événements d'importance au dix-neuvième siècle. Je pense tout d'abord à la création en 1860 des Soirées canadiennes, la première revue littéraire du Canada français, dont l'un des membres fondateurs est l'abbé Casgrain, écrivain et critique qui influence énormément le développement du genre romanesque en essayant de créer une littérature nationale. Je pense aussi aux Anciens canadiens de Philippe Aubert de Gaspé, père, paru d'abord en 1863 dans les pages des Soirées canadiennes. Bien qu'il ne soit pas considéré comme un roman de la terre, il est cependant un roman historique d'importance incontestable dans le développement de la littérature canadienne-française: c'est la première fois que l'histoire du peuple et la légende sont unies sous la forme du roman.

Le vingtième siècle entraîne la floraison et le déclin du genre lancé par Lacombe. Au début du siècle, quelques romans comme Robert Lozé de Bouchette et Marie Calumet de Girard, tout en dépeignant la vie et les moeurs canadiennes-françaises, transmettent une vision négative du monde qui les éloigne de la tradition de la terre. Le genre, pourtant, se renouvelle en 1908 quand Damase Potvin publie son roman Restons chez nous. Comme les initiateurs du genre, Potvin attaque la situation sociale de son époque; "en dispensant des leçons par la négative," il évoque "des désirs d'évasion pour mieux les

abattre."¹⁴ Donnant comme exemple un homme qui part à l'aventure, perd sa santé et ses ressources, et qui finalement retourne chez lui pour trouver le véritable bonheur, Potvin montre à son peuple le chemin à suivre. Ce roman donne sa réponse à la tendance croissante des Canadiens français à s'évader, à quitter la terre, la famille, et la tradition pour chercher le bonheur et une vie plus stable aux Etats-Unis.

Maria Chapdelaine, publié à Montréal en 1916, trois ans après la mort de son auteur, Louis Hémon, est le premier grand roman de la terre. Bien que l'auteur soit d'origine française, le roman affirme l'importance de la continuité ancrée dans le passé pour le Canadien français. L'éloquence de son argument en faveur de la résignation et de la conservation de l'héritage semble faire taire, pour le moment, ceux qui veulent s'éloigner de la tradition. C'est un roman très important dans le développement du genre qui influence le futur de la littérature canadienne-française et qui inspirera des auteurs comme Félix-Antoine Savard. Je reviendrai un peu plus loin à ce roman important.

Le grand succès de Maria Chapdelaine diminue l'effet de la Scouine d'Albert Laberge, publié deux années plus tard. Ce dernier roman, négation de tout ce que représente le roman de la terre, est le véritable commencement du déclin de la tradition; c'est "la vivante et implacable destruction de tous les mythes

¹⁴. Proulx, Le Roman du territoire, 310.

associés, au Canada français, à l'image de la terre."¹⁵ Dans ce roman, la terre, enveloppée d'une atmosphère déprimante, est associée à plusieurs reprises à l'échec, à la désolation et à la mort. Elle est "une réalité indifférente à la vie des êtres humains mais elle demeure intimement présente, tout au long du roman, derrière les manifestations de cette vie parce qu'elle en est la source même."¹⁶ Le roman de Laberge est rejeté par les autorités de l'époque, c'est-à-dire par l'Eglise. Quatorze ans plus tard, une autre oeuvre marque le déclin du genre. Dans Un homme et son péché de Claude-Henri Grignon, publié en 1933, on voit les effets néfastes du désir de posséder de la terre. L'avarice du protagoniste, qui est obsédé par le désir de posséder de plus en plus, finit par le tuer.

Une vingtaine d'années après Hémon, Savard atteint de nouveaux sommets littéraires avec son chef-d'oeuvre Menaud, maître-draveur. Un an avant l'échec final de l'idéologie chez Ringuet, Savard chante pour la dernière fois la mainmise sur le territoire.¹⁷ Les étrangers sont venus et Menaud prend sur lui-même la responsabilité de faire découvrir à son peuple la menace qui plane sur eux. Son roman, aux proportions épiques, invite les lecteurs à ressusciter le passé et à reprendre le territoire qui leur appartenait autrefois.

¹⁵. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 100.

¹⁶. Ibid., 101.

¹⁷. Proulx, Le Roman du territoire, 275.

Dans les oeuvres de Grignon et de Laberge, on voit l'inspiration de Trente arpents, publié par Ringuet en 1938. C'est le roman qui marque définitivement la fin du genre. Dans l'échec d'Euchariste on voit l'échec de l'idéologie. Il perd sa terre, mourant en exil aux Etats-Unis et non pas sur la poitrine de sa maîtresse, la terre, comme son oncle l'avait fait. Son fils Ephrem échoue aussi. Il perd son identité en changeant son nom et en se mariant avec une Irlandaise. Il perd également sa langue maternelle, n'ayant plus l'occasion ni le désir de la parler. Sans que cela signifie pour autant la fin de la lutte pour préserver l'héritage français, le culte du terroir, qui trouve son origine chez Lacombe, est abandonné par Ringuet et les auteurs qui lui succèdent: "le culte des coutumes ancestrales liées à la terre... revêt dès à présent l'allure d'un rêve impossible et dérisoire."¹⁸

Bien qu'il y ait des différences entre les romans qui lancent la tradition et ceux qui marquent sa fin, chaque roman possède quelques traits qui le lient aux autres. Selon Tuchemaier, "le roman de la fidélité," un terme plus général que le roman de la terre, "est caractérisé par un attachement réel à la langue, à la terre, à la foi catholique et aux traditions héritées de la mère-patrie."¹⁹ Sa définition s'applique également au roman dit de la terre dans lequel on trouve une

¹⁸. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 188.

¹⁹. Henri Tuchemaier, "L'évolution du roman canadien," Revue de l'Université Laval 14 (1959): 139.

valorisation de la terre, de la langue, de la famille, et de la foi, en somme de l'héritage français. L'ensemble de ces idées forme une idéologie de conservation qui marque un genre dans lequel la terre, source de vie et de stabilité, joue un rôle principal. Le romancier plaide en faveur de la vie agricole, la seule vie qui rend l'homme heureux, et de la sauvegarde de l'héritage. Il chante l'enracinement dans une vie champêtre; ce faisant, il reprend la lutte contre les Anglais.

Le messianisme est un deuxième trait qui caractérise le roman de la terre. L'expression créatrice n'est pas la seule raison pour laquelle l'auteur écrit; il a une mission à accomplir: c'est sa responsabilité d'affirmer la supériorité de la vie rurale et celle de la société catholique. Guide d'un peuple, comme l'était le poète romantique Hugo, le romancier de la terre vise à inciter son lecteur à accomplir sa propre mission qui est de regagner le paradis perdu, la terre canadienne-française, et de préserver son riche héritage catholique. Ces buts messianiques du romancier, comme je le montrerai plus loin, influencent sa technique de composition et la vision du monde qui en résulte.

L'idéologie de conservation est un autre trait caractéristique du genre. Selon la définition de Denis Monière, "une idéologie est un système global plus ou moins rigoureux de concepts, d'images, de mythes, de représentations qui dans une

société donnée affirme une hiérarchie de valeurs."²⁰ Il y a dans le roman de la terre un noyau d'idées toujours présentes qui reflètent les valeurs de la société canadienne-française telle que l'auteur la conçoit. A l'ensemble d'idées associées à ce genre on donne l'appellation "l'idéologie de conservation", car le but de l'auteur est de persuader le lecteur de conserver les valeurs qu'il propose.

L'IDEOLOGIE DE LA CONSERVATION

Dans une idéologie de conservation, le passé joue un rôle assez important. Selon le romancier de la terre, "l'âge d'or de l'humanité aurait été celui où l'immense majorité de la population s'occupait à la culture du sol."²¹ Avant la conquête, l'homme s'occupait de la culture de la terre. C'était l'âge d'or du peuple canadien-français où tout allait bien et où l'homme était près de Dieu. Le souvenir du passé s'oppose directement au présent, l'époque des romanciers, où les Anglais ne s'occupent pas du sol et ne semblent pas posséder des valeurs telles que celles du bon vieux temps. La seule valeur importante en ville, c'est l'argent. D'après les romanciers, nous sommes dans une époque matérialiste. Les gens du pays, influencés par les Anglais protestants et matérialistes, oublient leur passé.

²⁰. Monière, Le développement des idéologies au Québec (Montréal: Québec/Amérique, 1977), 13.

²¹. Proulx, Le Roman du territoire, 8.

La résistance va main dans la main avec la conservation. Non content de ne prêcher que la conservation de l'héritage, le romancier de la terre attaque la société qui l'entoure. La ville est considérée comme le domaine des Anglais, donc néfaste. Elle n'est qu'apparence selon Gustave Charmenil, un personnage du roman Jean Rivard, qui dit que les citadins s'endettent pour maintenir leur apparence: les jeunes se peignent, se parfument et se dandinent. C'est une vie de mensonge qui rend insatisfait l'homme qui y vit. C'est cependant une vie qui attire les jeunes qui cherchent à échapper aux épreuves de la vie rurale ou qui n'ont pas de terre parce que la famille est trop grande. Maria Chapdelaine par exemple, connaissant très bien le côté impitoyable de la nature et, ayant déjà subi une tragédie, songe à se marier avec Lorenzo Surprenant pour vivre une vie sans souci. Elle est tentée par les luxes et les commodités de la ville, qui lui semblent préférables aux épreuves de la vie qu'a choisie sa mère.

Pour souligner les problèmes de la vie urbaine, le romancier contraste cette façon de vivre avec celle d'un cultivateur. La correspondance entre Jean Rivard, cultivateur, et Gustave Charmenil, citadin, dans Jean Rivard illustre bien cette idée. Les lettres de Gustave, pleines d'admiration pour Jean et pour sa façon de vivre, montrent clairement son mécontentement face à la vie qu'il mène. Tandis que Gustave se nourrit d'illusions, essayant de devenir avocat, Jean cultive la terre avec ses propres mains et fonde toute une paroisse dans

laquelle il occupe une position sociale respectée. Les rêves de Gustave ne se réalisent jamais dans la ville, alors que ceux de Jean se réalisent rapidement. Jean connaît un succès extraordinaire qui dépasse ses rêves. Le véritable bonheur et le succès viennent donc de la terre. Tout ce que la ville peut donner ne dure qu'un moment, mais ce qui vient de la terre a une durée presque éternelle aux yeux de Rivard et d'autres cultivateurs. Les dons de la terre sont satisfaisants, tandis que ceux de la ville sont illusoire.

La terre, l'image la plus importante dans le genre qui lui est dédié, représente la continuation de la vie. Ainsi que les saisons se succèdent, l'une après l'autre, les générations du peuple canadien-français se succèdent aussi. La nature quasi-éternelle de la terre donne de l'espoir au romancier qui, voyant le renouvellement de la vie au printemps, voit aussi la possibilité de renouveler sa race, de ressusciter l'héritage en train de se perdre. La terre ne change pas: "à des hommes différents... une terre toujours la même."²² Bien que la société change et que les Anglais se soient emparés du pouvoir politique, la terre sera toujours fidèle; elle ne changera jamais.

La terre représente aussi l'héritage catholique du peuple. Dès le début du monde, d'après la Bible, l'homme fut cultivateur. C'était la responsabilité d'Adam de s'occuper de

²². Ringuet, Trente arpents (Paris: Flammarion, 1980), 319.

la glèbe et d'en tirer tout ce dont lui et sa femme avaient besoin. L'homme canadien-français donc "était fait pour la terre, sa vocation était d'être paysan;"²³ le métier de cultivateur est un métier saint, ordonné par Dieu lui-même. En cultivant la terre, l'homme s'approche de Dieu et du Paradis où il faisait autrefois le travail que Dieu lui avait donné. La terre devient donc un "paradis terrestre en miniature"²⁴ où l'homme accomplit son devoir spirituel.

Tout en affirmant sa fidélité à Dieu, le cultivateur rend hommage à ses ancêtres qui ont conquis la terre, fondant des paroisses dans le Nouveau monde sauvage. L'importance de continuer le travail des ancêtres est soulignée par les voix qu'entend Maria Chapdelaine:

Nous avons marqué un plan du continent nouveau, de Gaspé à Montréal, de Saint-Jean-d'Iberville à l'Ungava, en disant: Ici toutes les choses que nous avons apportées avec nous, notre culte, notre langue, nos vertus et jusqu'à nos faiblesses deviennent des choses sacrées, intangibles et qui devront demeurer jusqu'à la fin.²⁵

En cultivant la terre comme les premiers colons français l'ont fait, le cultivateur préserve cette façon de vivre et donc tout l'héritage de ses ancêtres, comme il est chargé de le faire. La conservation de l'héritage est aussi un métier saint. Loin de la terre, l'homme ne peut pas accomplir son devoir envers Dieu

²³. Madeleine Ducrocq-Poirier, Le Roman canadien de langue française (Paris: Nizet, 1978), 271.

²⁴. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 26.

²⁵. Louis Hémon, Maria Chapdelaine, 195.

ni son devoir envers ses ancêtres; la terre, alors, est essentielle à son bien-être social et spirituel.

La terre est aussi le véritable refuge des valeurs traditionnelles. En donnant de la terre à ses enfants, le cultivateur leur donne aussi un héritage. Pour Euchariste Moisan, elle est "le réceptacle des valeurs morales et religieuses consacrées par une tradition à laquelle il demeure fermement, aveuglément fidèle."²⁶ La terre devient alors l'objet d'un culte; elle est aussi sacrée que les valeurs et les traditions qu'elle garde dans son sein. Quitter la terre équivaut à la trahison, car mépriser la terre, "c'est aussi violer la mémoire des ancêtres qui l'ont conquise puis défendue, parfois au prix de leur vie."²⁷ Mépriser la terre, c'est également trahir celle qui a donné à l'homme de quoi vivre.

Source de la vie, la terre est indispensable au bien-être physique de l'homme. Elle récompense son labeur en lui donnant tout ce dont il a besoin pour nourrir sa famille. Elle lui donne aussi du travail à faire pour s'assurer qu'il ne devienne pas paresseux comme ceux qui habitent à la ville. Sans elle, l'homme ne peut pas vivre car elle lui donne sa vie. Dans les premiers romans de la terre "toute tentative de départ ou d'abandon de la terre engendre immédiatement les malheurs les plus affligeants."²⁸ Lacombe et Chauveau donnent des exemples

²⁶. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 168.

²⁷. Ibid., 255.

²⁸. Ibid., 27.

de jeunes hommes qui ne réussissent pas à vivre hors de la terre. Ils reviennent, après de nombreux malheurs, pour trouver le bonheur dans une vie champêtre. Dans l'oeuvre de Savard, aussitôt que Menaud est sûr qu'il perdra sa montagne, il devient fou. "Il ne peut vivre que dans la mesure où il est libre. Et il ne peut être libre que dans la mesure où sa terre lui appartient."²⁹ Euchariste Moisan, lui aussi, meurt après avoir perdu sa terre. Il ne meurt pas tranquillement, comme son oncle l'a fait, sur la terre, mais il mène une vie de misère et devient graduellement de plus en plus décrépit. Loin de la terre, il perd sa vigueur et sa dignité. C'est la terre qui lui a donné sa force et son identité; sans elle il n'est plus rien.

La terre est aussi indispensable au bien-être matériel de l'homme comme Séraphin s'en rend compte dans Un homme et son péché de Grignon. Obsédé par l'argent, il se sert de sa terre pour en accumuler. Pour lui, la terre n'est rien d'autre qu'un moyen par lequel il deviendra riche. On trouve un peu la même idée dans Trente arpents où Euchariste commence à accumuler des profits et s'occupe de l'investissement de son argent. Il ne rend pas à sa maîtresse, la terre, ce dont elle a droit. Dans les deux cas, l'avarice de l'homme entraîne son échec.

Pour vivre sur la terre, il faut des bras, il faut une famille nombreuse. Voici donc une raison pour laquelle la famille fait partie de l'idéologie de conservation.

²⁹. Ibid., 77.

Où le paysan pourrait-il recruter cette main-d'oeuvre à meilleur compte que dans sa propre maison? C'est de ce mobile, prosaïque d'ailleurs, que procède originellement l'étonnante symbiose entre la terre et la famille canadienne-française, symbiose qui s'observe... dans tous les romans du terroir.³⁰

Une famille donne au cultivateur non seulement l'aide dont il a besoin pour élargir la terre, mais aussi du support et une raison d'être; l'homme travaille pour sa famille aussi bien que pour conserver son héritage. En retour, la vie agricole favorise la cohésion et unifie la famille de l'homme qui travaille sur la terre. Les longs hivers et l'isolation font que la maison devient le centre du monde pour la famille Chapdelaine ainsi que pour d'autres familles. Ils n'ont qu'eux-mêmes sur qui ils peuvent compter.

Produire des enfants était le devoir de toute femme catholique. Les hommes et les femmes n'avaient pas le droit d'empêcher la conception, un don de Dieu. En plus, Dieu leur avait commandé au début du monde d'être féconds et de se multiplier.³¹ La contraception était donc condamnée par l'Eglise catholique et il y avait des pressions religieuses pour avoir une famille nombreuse, non seulement pour des raisons doctrinales mais aussi pour des raisons messianiques, car des familles nombreuses peuvent faire progresser la mission du peuple.

³⁰. Ibid., 3.

³¹. Genèse 1: 28.

"La famille et non l'individu constitue la base de la société."³² L'homme seul ne peut pas construire une société; il a besoin de plusieurs familles pour le faire. La famille, alors, est importante au point de vue du futur; conserver la famille équivaut à conserver la société, l'héritage aussi. Menaud le sait bien; son fils est son futur et le futur de sa race.

Menaud, lui, regardait son fils; et il éprouve toutes sortes de sentiments, de colère, de révolte, d'amour, lorsque, soudain, les paroles lui reviennent: ... Une race qui ne sait pas mourir.

Et ce fut alors comme s'il l'eût vue, cette race, non dans les livres, mais vivante, mais dans sa chair dressée là, devant lui...³³

Menaud espère apprendre à son fils tout ce qu'il n'a pas fait lui-même. Quand Joson meurt, Menaud perd son espoir: "voilà que tout ce beau rêve gisait là, devant lui, sans espoir, maintenant."³⁴ Sans enfants à qui on peut enseigner les valeurs nationales, la société canadienne-française n'a aucune raison de continuer.

Si la famille est importante pour la préservation des traditions, la religion l'est aussi. La paroisse, la famille de Dieu, est une prolongation de la famille canadienne-française et joue un rôle aussi important. Le père de cette famille est le

³². Monière, Le Développement des idéologies au Québec, 237.

³³. Félix-Antoine Savard, Menaud, maître-draveur (Montréal: Fides, 1982), 32.

³⁴. Ibid., 77.

curé. C'est lui qui donne des directives aux familles de la paroisse. Samuel Chapdelaine, par exemple, va voir le curé quand Maria ne peut se remettre de la perte de François Paradis. C'est aussi le prêtre qui conseille à Jean Rivard de cultiver la terre.

Il n'est pas surprenant que le prêtre joue un rôle aussi important dans la société car après "le retour en France des élites, c'est le clergé, dernier représentant de la culture française, qui assume la direction matérielle et spirituelle du petit peuple canadien-français."³⁵ Le clergé donc est très respecté par le peuple, non seulement parce que les prêtres sont les représentants de Dieu, mais également parce qu'ils préservent l'héritage après la conquête. La religion fait partie intégrante de la société; voilà pourquoi la voix du Québec, qui rappelle à Maria Chapdelaine son devoir, est à moitié le sermon du prêtre.

Dans un monde en transition, l'Eglise catholique occupe une position sociale dominante comme si rien n'avait changé; elle garde intacte la culture française pour la transmettre au peuple. Elle est aussi la source d'une identité idéaliste et catholique qui se distingue clairement de celle des Anglais protestants et matérialistes. Cette identité crée une unité assez forte parmi les Canadiens français, en leur donnant une mission. Les cultivateurs sont les enfants de Dieu et ils ont une mission à réaliser. C'est le travail de Dieu qu'ils font

³⁵. Servais-Maquoi, Le Roman de la terre au Québec, 4.

car "l'église catholique élève l'activité pratique des individus au niveau d'une mission sacrée."³⁶ Ils l'entreprennent volontairement, tout en sachant à l'avance que la vie d'un cultivateur n'est pas une vie aisée, car c'est leur devoir et car Dieu, tout puissant, mène tous les événements à bon terme. Il les aidera et récompensera leur travail.

LA MISSION DE L'AUTEUR ET DU PEUPLE

A l'époque où les premiers romanciers de la terre écrivent, il y a une forte migration vers les villes et vers les Etats-Unis. Cette migration est le résultat de l'échec de 1837, de l'influence croissante des étrangers, et de la situation économique. Les jeunes, sans terre à cause des familles nombreuses et incapables de trouver un emploi, s'expatrient pour chercher une meilleure vie ailleurs. Oubliant leur mission comme Canadiens français, ils laissent derrière eux leurs traditions et leur identité. Pour répondre à ce problème social, les écrivains, plaçant leur moyen d'expression artistique au service de la nation, assument la grande responsabilité de lui rappeler sa mission. Dans leurs mains, la littérature devient "un instrument de combat social ou politique, un refuge, une soupape de sûreté,"³⁷ comme l'affirme Falardeau.

L'enseignement public n'étant pas très répandu à l'époque, la plupart des lettrés étaient des religieux. Lorsqu'un intérêt

³⁶. Tuchemaier, L'évolution du roman canadien, 142.

³⁷. Falardeau, Notre société et son roman, 48.

littéraire est né au Canada français, l'Eglise y reconnaît la possibilité de préserver l'identité collective du peuple et de se préserver elle-même. Avec l'aide des religieux comme l'abbé Casgrain, qui se pose en père des lettres canadiennes, elle peut se servir de la littérature pour former une société conforme à sa propre vision du monde. Cette littérature renforce la position dominante de l'Eglise et la position soumise de l'homme.

Le roman de la terre est un roman à thèse; le romancier a un but très spécifique, un message à communiquer aux lecteurs. Sa mission est de convaincre son peuple de son devoir religieux et patriotique, et de lui rappeler la supériorité de la vie rurale. Il vise à changer les comportements individuels et collectifs. En célébrant les vertus des cultivateurs ainsi que leur mode de vie, le romancier de la terre remplit sa mission patriotique. Pour l'abbé Casgrain, c'est encore plus que cela. Le seul but de la littérature est de promouvoir la religion:

Elle [la littérature] sera essentiellement croyante et religieuse. (...) C'est sa seule condition d'être; elle n'a pas d'autre raison d'existence; pas plus que notre peuple n'a de principe de vie sans religion, sans foi; du jour où il cesserait de croire, il cesserait d'exister.³⁸

D'après l'église, le peuple canadien a un devoir apostolique: convertir les Sauvages et faire de ce Nouveau Monde le royaume de Dieu. Voilà ce que Casgrain et d'autres voulaient communiquer aux lecteurs. En se servant de la littérature,

³⁸. Henri-Raymond Casgrain, Oeuvres complètes, tome I (Montréal: Beauchemin et Fils, 1896), 9.

ainsi que de leur position d'autorité, ils visaient à convaincre leur peuple de ce devoir religieux.

Le romancier, écrivant dans sa langue maternelle, rend un deuxième service à sa patrie: il défend et promeut la langue. Chaque roman de la terre est une réclame qui assure la continuation de la société canadienne-française. Dans une étude, Camille Roy constate la grande importance de la littérature:

elle montrera que notre parler n'est pas celui de colons babares, mais qu'il est plein des harmonies de la plus belle langue du monde; faisons-la militante, appliquée à défendre le verbe gardien de la foi, et elle s'érigera jusqu'à la hauteur du plus généreux apostolat.³⁹

En défendant la langue, gardienne de la foi, le romancier défend également la foi qui est au centre de l'identité canadienne-française. Sans langue et sans foi donc, deux armes défensives, le peuple ne peut pas continuer à exister.

LES PROCÉDES DU ROMANCIER DE LA TERRE

D'après la définition de Roland Barthes, le romancier de la terre n'est pas un vrai écrivain, comme le note Falardeau:

L'écrivain est celui pour qui écrire est un verbe intransitif, celui qui 'travaille sa parole et s'absorbe fonctionnellement dans ce travail.' Il se distingue de l'écrivain, lequel est un homme transitif, 'celui qui pose une fin--témoigner, expliquer, enseigner... dont la parole n'est qu'un moyen.'⁴⁰

³⁹. Camille Roy, Etudes et croquis (Montréal: Carrier et cie, 1928), 83.

⁴⁰. Falardeau, Notre société et son roman, 66.

Le romancier de la terre est plutôt écrivain parce que son roman a une fin précise. Son écriture alors n'est que le moyen par lequel il s'exprime. Je ne suis cependant pas trop sûre jusqu'à quel point l'idée de Barthes peut s'appliquer au roman de la terre, car bien que le but soit au centre de l'oeuvre, il me semble qu'au fur et à mesure que le genre se développe, le romancier s'absorbe dans son travail et jouit des paroles avec lesquelles il joue. Je pense surtout à Maria Chapdelaine, où l'auteur peint un portrait de la vie rurale avec un style soigné. Je pense aussi à Menaud, oeuvre lyrique et poétique, qui élève le combat du peuple canadien-français au niveau épique. Il me semble que ces deux auteurs manipulent la langue, non seulement pour mieux communiquer leur message, mais aussi pour le plaisir de le faire. Le message est transmis d'une façon plus subtile que celle qu'emploient les premiers romanciers de ce genre, mais le but de l'auteur demeure néanmoins une partie importante de l'oeuvre.

Les premiers romanciers, écrivains au dix-neuvième siècle, ne sont pas du tout subtils. Ils ont un message à communiquer à leur peuple et ce but est très évident pour les lecteurs de l'époque; ils ne leur cachent rien. Dans Jean Rivard, Gérin-Lajoie vise à convaincre les jeunes de rester chez eux et de cultiver la terre. Il "aurait été de sa part parfaitement absurde de représenter la vie du colon comme une aventure aux épreuves surhumaines et vouée d'avance au désastre. C'était une histoire du succès, de succès remarquable qu'il lui fallait

écrire."⁴¹ Voilà pourquoi l'auteur interrompt souvent le fil de son récit pour renvoyer à des sources extérieures. Son récit d'un succès extraordinaire et improbable a besoin d'authentification. L'auteur, s'en rendant compte, donne tout ce dont le lecteur a besoin pour y croire. Dans le "chapitre scabreux", presque deux pages entières sont consacrées à accréditer la vérité des résultats obtenus par le héros. D'ailleurs l'auteur s'assure que ses lecteurs sont toujours conscients de la véracité de son récit en faisant des commentaires tels que: "qu'il suffise de savoir que le résultat qui vient d'être énoncé est de la plus scrupuleuse exactitude et pourrait même être vérifié au besoin."⁴² Heureusement pour le lecteur, les autres romans du genre ne sont pas ainsi. Ils deviennent de plus en plus raffinés du point de vue stylistique.

Pour accomplir sa mission patriotique, qui est de rappeler aux lecteurs leur devoir et de leur montrer le chemin à suivre, le romancier de la terre utilise certains procédés littéraires. Afin de convaincre les jeunes de rester sur la terre et d'éveiller un esprit nationaliste chez le peuple canadien-français il doit attester la supériorité de cette façon de vivre. Il doit prouver que leur héritage est quelque chose de spécial, qui vaut tous les efforts pour le conserver.

⁴¹. Arthur Saint-Pierre, "Notre littérature sociale avant la Confédération," Revue trimestrielle canadienne (1950): 299.

⁴². Antoine Gérin-Lajoie, Jean-Rivard le défricheur suivi de Jean Rivard, économiste (LaSalle: Hurtubise HMH, 1977), 99.

La terre, le point focal de la vision de l'auteur, devient aussi le point focal du roman. Pour montrer la prime importance de la terre dans la vie humaine, il met la terre, ou bien la nature, au coeur d'une série de métaphores, comparaisons et symboles. Dans les premières pages de Menaud, il y a plusieurs exemples qui soutiennent cette idée. Pendant que sa fille lit Maria Chapdelaine, Menaud "se tenait là, fixé sur ces mots d'où jaillissait une force, une jeunesse, quelque chose de comparable au printemps miraculeux de Mainsal avec ses explosions de vie après le froid, la neige, les six longs mois d'hiver."⁴³ Trois paragraphes plus loin, les regards de Menaud sont comparés à des oiseaux: "il contempla longtemps la campagne endormie, laissant ses regards voler jusqu'aux horizons lointains, et revenir ainsi que des engoulevants au nid de ses pensées."⁴⁴ Certainement ces comparaisons n'apparaissent pas par hasard. Elles sont délibérément employées par l'écrivain afin d'attirer l'attention des lecteurs sur la nature et sur la terre d'où vient toute vie. Menaud lui-même a des caractéristiques de la terre, comme l'affirme Savard:

L'homme était beau à voir. Droit et fort malgré la soixantaine. La vie dure avait décharné à fond son visage, y creusant des rigoles et des rides de misère, et le colorant des mêmes ocres et des mêmes gris que les maisons, les rochers et les terres de Mainsal.⁴⁵

⁴³. Savard, Menaud, maître-draveur, 22.

⁴⁴. Ibid.

⁴⁵. Ibid., 23.

Avec ses couleurs ocres et gris, avec ses rigoles et ses rides, Menaud ressemble à la terre sur laquelle il vit et où il prend sa vie. Sa droiture et sa force, sa résistance au temps éphémère rappellent aussi l'image d'un arbre qui se tient fort et droit et qui résiste aux ravages du temps. C'est une image très juste car sa femme "avait tout fait pour enraciner au sol ce fier coureur de bois,"⁴⁶ et il y demeure. Son fils Joson est aussi enraciné au sol comme un arbre. Il "est fort comme un jeune pin de montagne."⁴⁷ Pour Menaud, l'arbre symbolise la race canadienne-française qui résiste aux Anglais et dont les racines plongent dans le passé. Son fils, jeune, fort et fidèle à la terre, incarne le futur de la race.

Le temps romanesque que choisit le romancier a aussi un rôle à jouer. D'après Robidoux et Renaud, "il se trouve peu de romanciers qui n'aient fait vivre à leurs personnages le cycle des saisons, marquant à la fois l'activité des personnages et leur psychologie même."⁴⁸ Le cycle saisonnier qui règle l'activité terrienne est une métaphore de la vie humaine et de la vie de toute la race canadienne-française. Les quatre sections de Trente arpents, faut-il le rappeler, racontent les quatre étapes dans la vie d'Euchariste Moisan. Le printemps est associé au mariage, commencement de la vie d'Euchariste et de sa

⁴⁶. Ibid. C'est moi qui souligne.

⁴⁷. Ibid., 30.

⁴⁸. André Renaud et Réjean Robidoux, Le Roman canadien-français du vingtième siècle (Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1966), 28.

femme Alphonsine. L'été amène le succès et la croissance de sa famille. Son déclin et son échec suivent dans les sections qui s'intitulent l'automne et l'hiver. Il est important de noter que c'est la mort de son oncle, son hiver, qui signale les débuts de la vie d'Euchariste et que son échec marque les débuts de celle de son fils Etienne. Ainsi que le printemps suit toujours l'hiver, les débuts d'un homme suivent la mort d'un autre. A la fin du récit l'auteur nous fait comprendre que Hormidas va bientôt suivre son père Etienne; le cycle éternel continue. Trente arpents est beaucoup plus qu'un récit de la vie d'un seul homme; c'est l'histoire de toute une race et de ses relations avec la terre.

Un autre procédé littéraire qui caractérise le roman de la terre, c'est la façon dont le romancier présente ses personnages. Voulant encourager la jeunesse à embrasser la vie agricole, il doit présenter cette vie d'une manière séduisante. Il lui faut alors des personnages attirants et dignes d'être imités. Voilà pourquoi le héros de l'histoire, d'habitude un cultivateur, est un homme exemplaire qui incarne les meilleurs traits de la race et qui commande du respect. Le meilleur exemple est Jean Rivard, qui fonde toute une paroisse à la sueur de son front. Gérin-Lajoie attribue à son héros toutes sortes de qualités attirantes, comme le note René Dionne dans son édition critique du roman:

Il est beau, jeune, intelligent, courageux, instruit, studieux, dur de corps, sensible de coeur, industriel, prudent, sage, charitable, bon administrateur, excellent chrétien, juste, honnête; il ne fait jamais le mal, il agit

toujours dans l'intérêt du public... En somme, il est le type exemplaire du colon canadien.⁴⁹

Le héros que l'auteur donne au lecteur en exemple n'est pas toujours si extraordinaire; il est cependant digne d'être suivi.

Bien que Menaud ne soit pas cultivateur comme d'autres héros du genre, il leur ressemble en ce qu'il est un porte-parole auquel le lecteur peut se fier. Comme je l'ai dit, Menaud est droit et fort. Il est aussi âgé et "investi du prestige des Anciens."⁵⁰ Maître-draveur, il est respecté par son peuple et malgré sa fin, il a une certaine dignité qui commande le respect du lecteur. A la fin de l'histoire, Josime affirme: "Ce n'est pas une folie comme une autre! Ça me dit, à moi, que c'est un avertissement."⁵¹ Les derniers mots soulignent le fait que le message et que celui qui l'apporte sont dignes de confiance.

Il y a d'autres personnages qui apparaissent dans le roman et, comme le héros, ils sont tous des personnages qui représentent l'idéologie. La femme, par exemple, est l'épouse fidèle, catholique, pieuse, et mère d'une famille nombreuse. Maria Chapdelaine et Marie, fille de Menaud, sont des jeunes filles en train de devenir des femmes comme la mère Chapdelaine et la femme de Jean Rivard. Elles sont toutes les deux pieuses.

⁴⁹. René Dionne, ed., Jean Rivard le défricheur suivi de Jean Rivard, économiste, d'Antoine Gérin-Lajoie (LaSalle: Hurtubise HMH, 1977), 388.

⁵⁰. Proulx, Le Roman du territoire, 272.

⁵¹. Savard, Menaud, maître-draveur, 205.

Maria dit ses "ave" à la Vierge pour qu'elle protège François Paradis et qu'elle le ramène sain et sauf. Dans la famille de Menaud, c'est Marie qui prie. Même ses activités ménagères sont associées à la religion: "elle ouvrit la grande armoire et, *les mains croisées, contempla religieusement* les hautes piles du beau linge."⁵² Dans une famille canadienne-française, la femme est la gardienne de la foi.

Un autre personnage qui apparaît dans le roman de la terre est le prêtre de la paroisse. Comme je l'ai noté au début du chapitre, le prêtre joue un rôle important dans la société canadienne-française, car c'est lui qui entreprend la conservation de l'héritage. Il n'est pas surprenant donc que le prêtre soit souvent aux côtés du héros "comme un démiurge magique, pour lui proposer ou lui rappeler ce modèle. Même si le prêtre n'est pas là, le héros lui laisse intérieurement le dernier mot."⁵³ Dans Jean Rivard, c'est le prêtre qui indique le chemin à suivre et c'est par lui que Gérin-Lajoie fait transmettre directement l'idéologie. Jean Rivard est l'exemple qu'il faut suivre, mais le message du prêtre à Jean et à sa nouvelle épouse le jour du mariage est le message que l'auteur veut faire passer à ses lecteurs: *bénie est la vie qu'entreprend Jean Rivard et bénis seront ceux qui l'imitent.*

⁵². Ibid., 32. C'est moi qui souligne.

⁵³. J.-C. Falardeau, L'évolution du héros dans le roman québécois (Montréal: PUM, 1969), 243.

Dans le roman de la terre il y a un autre personnage qu'on ne voit pas généralement dans les romans d'un genre différent. La terre est le cadre du récit mais elle est beaucoup plus qu'un simple morceau de glèbe, défriché par le fondateur d'une lignée familiale et qui se transmet de génération en génération. Elle est encore plus que le symbole de l'héritage. Elle entre en scène et participe activement à la progression de l'intrigue.

Selon Falardeau, la nature est souvent présentée "comme la protagoniste d'un incessant duel" car elle est "tour à tour exaltante et brutale. L'immensité de ses espaces, la désolante monotonie de ses forêts, la rigueur de ses interminables hivers, lui donnent un caractère souvent hostile."⁵⁴ On voit ce côté hostile de la Nature dans Maria Chapdelaine, où elle est animée et personnifiée par l'auteur. C'est contre la nature impitoyable que Samuel combat pour conquérir ses quelques arpents de terre. C'est aussi contre la nature que François Paradis se bat et perd. Maria, blâmant la nature pour la perte de son amant et pour les malheurs de sa mère, songe à lui échapper.

Dans Menaud, maître-draveur, la nature est un ennemi contre qui Menaud et son fils se battent.

Menaud se leva. Devant lui, hurlait la rivière en bête qui veut tuer.

Mais il ne put qu'étreindre du regard l'enfant qui s'en allait, contre lequel tout se dressait haineusement, comme des loups quand ils cernent le chevreuil enneigé.

⁵⁴. Falardeau, Notre société et son roman, 50.

Cela s'afriffait, plongeait, remontait dans le culbutis meurtrier...
 Puis tout disparut dans les gueules du torrent engloutisseur.⁵⁵

Savard donne à la nature des traits animaux et humains. Elle veut tuer Joson et agit en bête pour accomplir ses desseins. La nature pour laquelle Menaud lutte le trahit en tuant Joson. Elle tue le seul espoir de Menaud et celui de sa race.

L'humanisation de la terre et de la nature atteint son apogée chez Ringuet. La terre, comme un être humain, peut être blessée: "il [Euchariste] vit un trou béant à flanc de côté, une plaie vive où saignait la terre chargée d'ocre rouge."⁵⁶ Dans cette oeuvre, la terre se démultiplie en plusieurs personnages. Elle est d'abord une mère et une épouse qui engendre des enfants, les nourrit et les instruit. L'homme l'épouse: Euchariste "s'était donné à elle, l'avait épousée, n'avait eu de soins, de pensées, de sueurs que pour elle."⁵⁷ Comme une maîtresse infidèle cependant, elle est prête à se donner à un autre, même au fils de son amant. Elle est aussi une suzeraine éternelle qui règne sur l'homme et qui exige de lui beaucoup de services. En retour, elle est indifférente à sa condition. La terre n'a pas de compassion et trahit indifféremment tout homme. Elle a, néanmoins, besoin de l'homme; c'est lui qui la rend féconde. Quitter la terre, c'est

⁵⁵. Savard, Menaud, maître-draveur, 72.

⁵⁶. Ringuet, Trente arpents, 194.

⁵⁷. Ibid., 224.

la trahir, mais c'est également trahir Dieu parce qu'elle est sa création. Pour le catholique canadien, ceux qui quittent la terre commettent un péché très grave.

Les procédés narratifs qu'emploie le romancier, ses buts messianiques et son idéologie conservatrice agissent tous ensemble pour former une certaine vision du monde particulière au roman de la terre. Cette vision du monde aide à définir le genre et donc devrait s'ajouter à la définition donnée au début du chapitre. Comme tout créateur, le romancier de la terre perçoit sa société d'une façon sélective. Les traits qu'il en détache correspondent à des préférences latentes.⁵⁸ Il crée, en effet, son propre monde.

Ceux qui écrivent au début de la tradition, Gérin-Lajoie et Chauveau pour ne nommer que les plus connus, maudissent les romans actuels qui, d'après eux, ne sont pas fidèles à la réalité. Ils sont pourtant coupables, eux-mêmes, d'avoir créé un monde irréel car au fur et à mesure qu'ils chantent les louanges de la vie agricole, cette représentation correspond de moins en moins à la réalité. Le petit lopin de terre, paré de mille vertus, sur lequel l'homme vit devient un paradis terrestre où il peut vivre tranquillement sans influence étrangère. L'homme devient un nouvel Adam, celui qui fonde, sous la direction de Dieu, une nouvelle société. En cultivant la terre, Jean Rivard réalise ses rêves et fonde une société.

⁵⁸. Falardeau, Notre société et son roman, 11.

L'auteur est aussi, en quelque sorte, un nouvel Adam. Croyant qu'il agit pour Dieu, il fonde une autre société idéaliste, loin de la réalité de l'urbanisation. Ses rêves se réalisent dans son oeuvre littéraire.

Dans ces premiers romans, il existe alors un décalage entre la réalité et la fiction. L'écrivain, prétendant écrire une histoire vraie, ne le fait pas. Tout en niant le monde d'autres romans, il crée son propre monde, aussi irréel que les leurs. Il est impossible, il faut le noter, de décrire la réalité d'une façon complètement objective, car elle a déjà dans l'esprit de l'auteur une forme et un sens.⁵⁹ Le romancier donc décrit la réalité telle qu'il la voit, ou plutôt telle qu'il la rêve. La réalité du roman de la terre est une réalité de rêves, ceux de l'écrivain et ceux d'une société.

Le romancier de la terre a une vision "verticale" du monde, c'est-à-dire qu'il voit tout d'un oeil qui tient toujours compte de ses relations avec Dieu. Le monde du roman de la terre va de haut en bas. C'est un monde dualiste dans lequel la "ville-enfer" s'oppose à la "terre paradis,"⁶⁰ une vision du monde qui se conforme parfaitement à l'idéologie catholique. La ville, l'espace des étrangers, est un lieu de misère et de déchéance. La terre, cependant, l'espace des fidèles, est la source de la vie et le refuge des valeurs. Même après la fin de la

⁵⁹. Michel Zérafra, Roman et société (Paris: PUF, 1971), 14.

⁶⁰. Servais-Maquoi, Le roman de la terre au Québec, 28.

tradition, la vision de la terre comme lieu de refuge demeure et influence d'autres oeuvres littéraires. Falardeau note que dans Bonheur d'occasion, la famille Lacasse va à la campagne pour se réfugier un dimanche du temps des sucres.⁶¹

Les derniers romanciers de la terre maîtrisent leur art; ils deviennent de plus en plus capables d'exprimer leurs pensées d'une façon convaincante. Les personnages ne sont pas aussi extraordinaires que Jean Rivard et les romanciers ne se sentent pas obligés d'interrompre le fil du récit pour accréditer ce qu'ils viennent de dire, comme Gérin-Lajoie le fait. A mesure que le genre se développe, il revêt un réalisme qui n'appartient pas aux premiers romans du dix-neuvième siècle. Hémon, par exemple, essaie de présenter objectivement la vie canadienne-française et dans une large mesure il y réussit. Le personnage de Lorenzo Surprenant, qui vient de la ville, ajoute de l'objectivité. La vie agricole, d'après lui, n'est pas une vie idéale. L'idéologie demeure néanmoins assez forte. La mère Chapdelaine, malgré tout ce qu'elle a subi, préfère rester sur la terre car la quitter est abandonner aussi la langue et l'héritage.

Influencé par le naturalisme de Zola, Laberge, dans son roman La Scouine, montre les aspects positifs et négatifs de la vie d'un cultivateur. Ce n'est pas un paradis terrestre comme le prétendent les romanciers de la terre au dix-neuvième siècle.

⁶¹. Falardeau, Notre société et son roman, 76.

Un cultivateur doit faire face à mille problèmes et devient presque l'esclave de son morceau de glèbe. Laberge n'est pas considéré comme un romancier de la terre parce que sa vision du monde ne correspond pas à celle de ses prédécesseurs. Son roman est une dénonciation très forte de l'idéologie. Bien que son roman fût censuré par l'Eglise, Laberge reste néanmoins important du point de vue de son réalisme, qui influence certains romanciers qui le suivent.

Avec l'oeuvre de Ringuet, qui montre une terre indifférente à l'homme qui la cultive, le réalisme atteint un nouveau sommet. Le message messianique de l'auteur et de l'idéologie qui domine le reste des romans du genre commence à céder le pas au réalisme. Le fossé entre la réalité et la fiction n'est pas aussi béant qu'autrefois. La vision dualiste du monde ne change pas; la terre demeure le centre du monde et la ville reste l'espace de la déchéance et de la misère. Ce qui change c'est la perspective de l'écrivain; d'abord idéaliste, il devient peu à peu réaliste. Cela n'a rien de surprenant étant donné que le genre embrasse presque un siècle.

La narration aussi change à travers les décennies. Au début du genre l'auteur multiplie les intrusions, interrompant le fil du récit pour expliquer quelque chose au lecteur ou bien pour donner son opinion sur l'action d'un de ses personnages. Petit à petit il se retire du récit. Dans les derniers romans la présence de l'auteur est moins évidente.

D'habitude, le récit est raconté par un narrateur omniscient et omniprésent à la troisième personne. Témoin de l'action qui se déroule, le narrateur, qui n'est pas un participant dans l'intrigue, donne au lecteur tous les détails dont ce dernier a besoin pour suivre le récit. Son omniscience ajoute un air autoritaire à l'histoire et le lecteur a une certaine confiance en lui. Cette confiance présumée permet au lecteur de participer au monde décrit. Cependant, il y a souvent une tension qui éclate entre l'autorité du narrateur et la manière romantique par laquelle il s'exprime. Ce conflit entre deux aspects de sa voix narrative souligne la double vision du monde qui caractérise le roman de la terre.

Le narrateur, qui est omniscient, a une connaissance de toutes les émotions et toutes les pensées des personnages. Au début du genre, cependant, il n'en parle pas; il ne décrit ses personnages que superficiellement. C'est d'abord une focalisation externe, mais à mesure que le genre se développe, il y a un passage lent vers l'intériorité: les pensées et les émotions des personnages deviennent de plus en plus importantes.

Le focalisateur d'un roman de la terre est généralement le narrateur. Il a une idéologie qui influence sa narration; bien qu'il y ait d'autres idéologies dans l'histoire, sa propre idéologie est considérée comme la plus importante, et tout ce qu'il voit est vu à travers elle. Sa focalisation alors "colore" le récit. Les effets se révèlent dans les métaphores,

les comparaisons, les symboles et dans tous les procédés littéraires employés.

Le roman de la terre, pour résumer, est un genre qui embrasse tout un siècle et qui prend ses racines dans une époque révolutionnaire pour le peuple canadien-français. Mécontent de la situation sociale de l'époque, le romancier vise à la changer. L'expression "roman de la terre" désigne un répertoire d'oeuvres dans lesquelles l'écrivain, ayant des buts messianiques, affirme la supériorité de la vie rurale et appelle ses lecteurs à suivre l'exemple qu'il leur donne. Sont associés à ce genre une idéologie de conservation dépeignant la vie que l'auteur recommande aux autres, et un ensemble de procédés littéraires dont il se sert pour inviter le lecteur à participer à son propre monde, loin de la réalité actuelle.

CHAPITRE 2

TERRE DU ROI CHRISTIAN

TRUDEL ET LA TRADITION DU ROMAN DE LA TERRE

Il y a cinq ans, Sylvain Trudel publiait son premier roman, Le Souffle de l'Harmattan⁶², un roman qui a suscité beaucoup d'intérêt chez la critique. Ce roman, plein de surprises, est raconté du point de vue d'un enfant, Hugues Francoeur, qui est le héros principal de l'histoire. L'intrigue consiste en les aventures de Hugues et de son meilleur ami, Habéké Axoum, qui, insatisfaits de l'univers mensonger qui les entoure, cherchent un monde meilleur, une terre loin de l'hypocrisie de "l'adultère". L'imagination vive de Hugues transforme tout ce qu'il voit autour de lui; dans son assiette, par exemple, "un brocoli c'est un orme, les patates pilées font un château et la sauce c'est l'eau des fossés, et les haricots dans la sauce sont des crocodiles qui font peur aux ennemis."⁶³ Confiant en ses "pouvoirs" d'enfant, il essaie avec l'aide d'Habéké de trouver un royaume secret, une île de peupliers dans l'Exil où ils pourront vivre tranquillement.

⁶². Sylvain Trudel, Le Souffle de l'Harmattan (Montréal: Quinze, 1986).

⁶³. Ibid., 9.

Trois années plus tard, Trudel écrit un roman dans la même veine. Terre du roi Christian⁶⁴, tout comme l'oeuvre précédente, raconte les aventures d'un enfant et de son ami. Luc et Christian sont mécontents: Luc cherche l'amour de son père, Xavier Dionne, qui travaille sur la mer. Il se sent perdu et a besoin de quelqu'un pour le guider. Sa mère ne peut pas l'aider car Luc qu'il a besoin d'un homme pour lui apprendre comment devenir homme. Frustré par les absences fréquentes de son père, Luc cherche refuge dans un monde de rêve où il se croit accepté et entouré par d'autres personnes qui partagent ses idées et son passé. Détenant le pouvoir de l'enfance de transformer le monde, comme en possède Hugues, il réussit à transformer le monde maya par lequel il est fasciné. Ce monde devient un univers idéalisé pour lui. Tous les hommes sont frères parce qu'ils ont la même mère: la terre. Les Mayas ont aussi une raison d'être, de servir la terre. La fraternité qui fait partie de ce monde maya, ainsi qu'une raison d'être, manquent à Luc dans le monde réel. Le monde maya comble les vides dans sa vie.

Christian, le meilleur ami de Luc, dont l'esprit est "hanté" par des mantes religieuses, cherche une autre réalité aussi car il semble être incapable de vivre dans le vrai monde. Il se cache souvent dans le divan ou dans la sècheuse et si c'était possible, il serait rentré dans le ventre de sa mère

⁶⁴. Sylvain Trudel, Terre du roi Christian (Montréal: Quinze, 1989).

pour échapper à ses cauchemars. Contrairement à Luc, Christian n'essaie pas de vivre dans un univers idéalisé. Il préfère plutôt se suicider pour échapper à la réalité insupportable.

La quête d'un monde hors de la réalité est un thème qui revient à plusieurs reprises dans les deux romans de Trudel. Dans le premier, la terre promise est d'abord la Chine, vers laquelle les deux enfants essaient de creuser un tunnel. Plus loin dans l'histoire, elle est représentée par "l'Exil" ainsi que par l'île et les peupliers. La terre promise du second roman, comme l'indique le titre, est la terre imaginaire de Christian dont il est roi. Elle revêt aussi d'autres formes dont je parlerai plus loin. Ce qui frappe le lecteur, c'est que dans les deux romans de Trudel, les héros refusent la réalité et cherchent à la remplacer par une autre, un monde idéalisé.

Dans le roman de la terre, comme je l'ai indiqué dans le premier chapitre de cette étude, les personnages refusent le monde autour d'eux et essaient de faire de la terre, sur laquelle ils vivent, un petit paradis terrestre. Insatisfaits d'un monde dominé par les Anglais, ils déréalisent leur propre monde et invitent les lecteurs à en faire partie. A cela il faut ajouter que les Canadiens français sont, d'après eux, un peuple élu par Dieu lui-même. La vie qu'ils mènent est une vie sainte et c'est leur devoir de montrer le bon chemin aux autres personnes, et de les inviter à faire partie de leur paradis terrestre. La terre sur laquelle ils vivent est certainement un paradis car le bon Dieu se trouve là avec Son peuple. La quête

d'un paradis terrestre, me semble-t-il, rapproche le roman de Trudel du roman de la terre. Est-ce là la seule similarité entre l'ancien et le nouveau ou y en a-t-il d'autres? Le but de ce chapitre est de répondre à cette question. Je vais d'abord examiner les éléments de l'idéologie de conservation qui apparaissent dans Terre du roi Christian, pour ensuite analyser l'écriture et la comparer à celle des romanciers de la terre.

La famille joue un rôle assez important dans le roman de la terre. Source de main-d'oeuvre, elle est tout naturellement la base d'une société de production. Elle sert aussi de fondement culturel à la société, car en assurant la transmission des traditions d'une génération à une autre, elle fournit un lien entre le passé et le futur. Sans la famille, la société ne peut pas exister et les Canadiens français ne peuvent pas conserver leur héritage.

Il va sans dire que la famille est aussi importante au point de vue individuel. Elle donne au cultivateur une raison d'être; en plus de sa mission chrétienne, il travaille pour faire vivre sa femme et ses enfants. Pour l'homme, la famille est aussi une source d'immortalité car, jusqu'à un certain point, il peut continuer à vivre à travers ses enfants. Voilà pourquoi Menaud tenait tellement à son fils: Joson représente l'immortalité de son père et celle de sa race.

Pour l'enfant, la famille est une source d'identité: en connaissant ses parents, un enfant se connaît. L'héritage des ses parents est l'héritage d'un enfant. C'est l'idée autour de

laquelle Terre du roi Christian tourne. Selon Luc, un enfant doit ressembler à son père: "... ils ont dit que j'avais grandi, mais personne n'a dit que je ressemblais à Xavier. (...) Tous les garçons ressemblent à leur père. Sinon, c'est qu'ils n'en ont pas."⁶⁵ Dans la famille Dionne, le père s'absente pendant de longues périodes et Luc en souffre. Il ne se connaît pas parce qu'il ne connaît pas son père. Dans un rêve, il s'imagine centaure, l'avorton d'un étalon inconnu⁶⁶. Dans son rêve donc, comme dans la réalité, son père est inconnu. Luc, inquiet par son rêve et par sa situation familiale, croit qu'il ne vaut rien. Il est comme un bâtard qui est à moitié humain. Pour devenir homme, il a besoin d'un homme pour l'instruire et pour découvrir son identité, il a besoin de quelqu'un qui a déjà découvert la sienne. Luc sait parler toutes les langues des animaux et des objets mais il ne connaît pas celle de son père: "... mais ce n'est ni d'un merle, ni d'un arbre, ni d'une roche qu'un enfant a besoin pour apprendre à devenir un homme."⁶⁷ La nature peut lui apprendre beaucoup, mais Luc a besoin d'un homme pour lui parler homme.

La mère de Luc ne l'aide pas beaucoup. Dans sa quête d'identité, il lui pose des questions sur son origine et sa naissance et Catherine essaie d'y répondre, mais elle ne réussit pas à lui faire comprendre que Xavier est vraiment son père. Il

⁶⁵. Ibid., 116.

⁶⁶. Ibid., 50.

⁶⁷. Ibid., 12.

me semble que Delphine, la "sorcière" qui habite toute seule sur une petite île, la remplace en quelque sorte. C'est chez Delphine que Luc va lorsqu'il a des questions à poser sur la vie, la naissance et la mort. Quand elle était plus jeune, elle était une sage-femme. Elle peut alors lui parler de la naissance et de la conception assez ouvertement; elle n'a pas de difficulté à en parler et elle réussit à lui faire comprendre. Avec Delphine, Luc peut parler de son monde maya, mais il ne peut pas le faire avec sa mère. On peut dire aussi que la grand-mère Blanche est une mère-substitut comme Delphine, car Luc l'aime beaucoup. C'est sa grand-mère Blanche qui l'inspire et qui le comprendrait si elle était là avec lui. N'avait-elle pas quitté la famille pour voyager dans des terres inconnues et pour réaliser ses rêves d'enfance? Pour en faire autant, il lui fallait beaucoup de courage; ce n'est pas tout le monde qui peut se jeter dans le ventre d'un volcan. Ces actions, qui semblent folles aux adultes de la famille Dionne, sont courageuses aux yeux de Luc. Lorsqu'il a besoin de courage, alors, il n'a qu'à regarder le portrait de sa grand-mère Blanche. Jusqu'à un certain point donc, ces deux femmes aident Luc à développer son identité alors que sa mère n'est pas capable de le faire.

L'identité que Luc cherche se trouve au milieu du monde, "ce lieu unique que tout enfant doit connaître avant de commencer à vieillir."⁶⁸ Dans ce lieu, Luc pense qu'il trouvera son identité car il aura finalement le sens de l'orientation:

⁶⁸. Ibid., 56.

il saura où se trouve l'est et l'ouest, le nord et le sud. Il envie les oisillons qui ont quelqu'un pour les aider à s'élancer sans crainte dans la vie et il garde intact l'espoir que son père "le prenne un jour au bout de ses bras et qu'il le fasse tourner autour de lui, pour lui faire voir enfin où se trouvait le centre de l'univers."⁶⁹ Pour un enfant comme Luc, il est très important de connaître le centre du monde.

Comme les oiseaux ont une certaine responsabilité envers leurs oisillons, Xavier et Catherine Dionne ont des responsabilités envers Luc et sa soeur:

Prendre un enfant par la main et l'emmener vers ce lieu où rien ne menace de basculer dans le vide, où l'enfant peut prendre racine comme un petit Maya, voilà le premier métier de tous les parents. Si le père et la mère manquent à leur devoir, l'enfant perdra des années, peut-être même sa vie entière, en piétinements, en efforts inutiles, en vaines errances.⁷⁰

Catherine manque à son devoir. Elle aime son fils mais elle ne réussit pas à communiquer avec lui. Xavier manque à son devoir aussi; il ne reste pas chez lui pour guider son fils, pour l'emmener vers le milieu du monde où Luc pourra trouver son identité et devenir homme. Même après la naissance de sa fille, Xavier continue à parcourir les lointains océans, sans penser aux besoins autres que matériels de ses enfants.

Aussi jeune qu'il soit, Luc sent, au fond de lui-même, la nécessité d'une famille. La famille devrait le guider, mais elle ne le fait pas. Il souffre car son père ne l'embrasse pas

⁶⁹. Ibid., 26.

⁷⁰. Ibid., 122.

et ne lui montre pas comment devenir homme. Les raisons pour lesquelles la famille est importante ne sont pas les mêmes dans ce roman et dans le roman de la terre: dans Terre du roi Christian, le besoin d'une famille ne vient pas de la nécessité de peupler le Nouveau monde, ni des commandements de Dieu et de l'Eglise; il vient de nécessités propres à l'être humain. L'homme, quel que soit son âge, a besoin d'être aimé par quelqu'un.

La famille immédiate ne suffit pas à Luc. Bien qu'il refuse de penser aux morts au début de l'histoire, peu à peu il se rend compte de l'importance des ancêtres et du passé, en somme, de son héritage: "On se fait du mal à penser à ceux qu'on a aimés, mais à l'époque Luc ne comprenait pas la nécessité de ce mal. (...) Sa mémoire était une chambre fermée de l'intérieur et il en refusait l'entrée aux morts."⁷¹ Les héros du Québec, que sa mère chante, n'ont aucune importance pour lui. Trahi par son père, il se sent trahi par toute sa famille. Voilà pourquoi dans son *Popol Vuh*, les quatre premiers livres des prophètes, Eloïse, Janvier, Catherine et Xavier, "annonçaient l'Exode de l'enfant maya dans les terres sans milieu."⁷² Il est exilé par sa famille, plongé dans un monde sans limites, sans centre. Perdu, comme une planète sans soleil, il cherche quelque chose pour s'enraciner. Il trouve

⁷¹. Ibid., 29.

⁷². Ibid., 131.

l'enracinement dont il a besoin dans le monde imaginaire maya, un univers idéalisé par son imagination enfantine.

En entendant sa mère et d'autres parler du passé, Luc baisse les yeux car il n'a pas de héros comme eux. Quand les adultes parlent du passé et de l'héritage, ils parlent des héros qui ont dû combattre pour le préserver. Luc n'a pas de père ni de héros: il n'a donc pas d'héritage, pense-t-il. Cette pensée le rend très triste car il sait, malgré son jeune âge, qu'il faut avoir un passé et un héritage. Plus loin dans l'histoire, la grand-mère Blanche comble ce vide dans la vie de Luc.

Tout comme elle était la source de lumière dans l'enfance de Catherine, la grand-mère devient la source de lumière pour Luc. Quand il a peur du Lustukru, une bête imaginaire qui mange des enfants dans une chanson chantée par sa mère, il n'a qu'à regarder le portrait de Blanche pour trouver le courage dont il a besoin. Comme Basile, le sacristain qui portait avec lui une chaise sculptée dans le bois de son arbre généalogique que son arrière-grand-père lui avait donnée, Luc garde le portrait de sa grand-mère près de lui. Ce portrait devient une icône, quelque chose de religieux. A mesure que Luc connaît sa grand-mère et son passé, il commence à croire qu'il faut respecter le passé. Ses ancêtres deviennent "des héros qu'il fallait vénérer, des êtres de courage aux pieds desquels il fallait se prosterner."⁷³ Cette vénération des ancêtres fait partie intégrale du roman de la terre aussi.

⁷³. Ibid., 121-122.

La religion, qui est un autre élément important du roman de la terre, a aussi un rôle à jouer dans le roman de Trudel. La famille Dionne est catholique, comme l'étaient beaucoup de Québécois dans les années soixante. Ils ne parlent pas beaucoup de leur catholicisme, mais parfois l'importance de la religion pour eux saute aux yeux. A l'épluchette par exemple, il y a une grande dispute entre les membres de la famille sur la question de la contraception, qui est, selon les catholiques les plus dévots, absolument interdite. La grand-mère Eloïse suggère à ses enfants que l'avortement peut "en certaines occasions, être non seulement légale mais même souhaitable."⁷⁴ Cela ne se dirait jamais dans le roman de la terre. Evidemment les valeurs ont changé depuis l'époque du roman de la terre. Pour mettre fin à cette dispute et pour réunir la famille, Janvier, comme un curé, rappelle à ses enfants leur héritage religieux:

Sentant que son épluchette était sur le point de tourner a vinaigre, le grand-père Janvier haussa le ton, dans un noble élan patriarcal. Sa parole souveraine s'éleva au-dessus de la chrétienté désunie et il prononça un sermon bien pesé tout en pointant chaque personne, à tour de rôle, avec l'énorme épi à moitié épluché qu'il tenait dans sa main droite.

"Israël est en guerre contre les nations arabes, rugit-il. Pourtant, pourtant, les Juifs par Isaac et les Arabes par Ismaël ont un ancêtre commun. J'ai nommé Abraham! Allons-nous faire comme eux en basculant dans l'hérésie et en profanant la tradition?"⁷⁵

Malgré les apparences, le "sermon" de Janvier n'est pas un plaidoyer pour le catholicisme comme on en trouve dans le roman

⁷⁴. Ibid., 135.

⁷⁵. Ibid., 135.

de la terre. Le catholicisme de cette famille ne se manifeste que dans des moments de difficultés et quand il apparaît, c'est sous un jour ludique. Il y a quelque chose de comique dans le portrait de Janvier, qui pointe tous ceux qui sont autour de lui avec un énorme épi à moitié épluché. Il faut ajouter aussi que les mots de Janvier ne sont pas seuls responsables du retour de l'harmonie, bien que la famille semble être un peu honteuse après le sermon: le narrateur note que "l'alcool et les bonnes paroles firent revenir l'harmonie au sein de la famille."⁷⁶ L'alcool a un rôle à jouer aussi dans le retour à l'harmonie. Ce rapprochement entre le catholicisme et l'alcool n'aurait jamais été fait dans un roman de la terre.

Luc n'est pas croyant. Comme le font d'autres enfants de son âge, il questionne tout naturellement l'existence de Dieu. Lorsque son oisillon, Virgule, meurt, il commence à douter. Plus loin dans l'histoire, Luc écrit une lettre à Dieu et "lui demanda donc d'intervenir pour que jamais plus ne naissent des papillons à l'aile brisée. Luc exigea une réponse dans les plus brefs délais, mais Dieu ne répondit pas et Luc cessa d'y croire pour toujours."⁷⁷ Dès ce jour-là, le Très-Haut n'existe plus pour Luc, car il ne peut pas croire à un dieu qui ne se porte pas à la défense des papillons et des oisillons innocents. Si un dieu ne se porte pas à défense des papillons et des oisillons, se porterait-il à la défense des petits garçons?

⁷⁶. Ibid.

⁷⁷. Ibid., 109.

Son ami Christian n'est pas catholique non plus. Il est, dans les mots de Luc, "absenthéiste". Ce n'est pas qu'il ne croit pas en Dieu, mais il pense que Dieu ne croit pas en lui. C'est donc important pour lui de "provoquer Dieu, de le faire réagir en posant des gestes répréhensibles, de chercher à lui faire du mal, de lui crier des injures pour se faire entendre, pour se faire remarquer, pour se faire aimer tout bêtement."⁷⁸ Insatisfait de l'amour humain, il cherche l'amour d'un être puissant et il ferait tout pour attirer l'attention de Dieu sur lui-même. Ces actions ne sont évidemment pas celles d'un personnage typique du roman de la terre qui veut plaire à Dieu, mais la fin demeure semblable: ils veulent tous être aimés par Dieu et tout ce qu'ils font, bien ou mal, est pour attirer son attention.

Comme Christian, Luc veut être aimé, non seulement par son père mais par Dieu aussi. Ce qui est très intéressant, c'est que Luc veut être près des dieux, bien qu'il critique le catholicisme et ne croie plus en Dieu. Il a besoin d'une vie spirituelle. L'aspect le plus attirant du monde maya, c'est les relations entre les dieux et les hommes: "mais ce qui enchantait le plus Luc, c'était cette certitude qu'avaient les Mayas de vivre sur les lieux mêmes qui leur avaient été assignés par les dieux. Les Mayas connaissaient donc le milieu du monde."⁷⁹ Comme le cultivateur du roman de la terre, les Mayas

⁷⁸. Ibid., 127.

⁷⁹. Ibid., 69.

avaient la certitude que les dieux leur avaient donné la terre sur laquelle il vivaient et qu'ils faisaient un travail qui plaisait aux dieux. Luc a besoin d'une telle assurance; il a besoin d'un but et de direction dans la vie car il n'en reçoit pas de son père, ni de sa mère. En cela, le monde maya semble répondre à ses besoins: s'il était Maya, il saurait qu'il vient de la terre. Il connaîtrait également sa position dans le monde: étant une création des dieux mayas, sa raison d'être serait de les servir pour le reste de sa vie en cultivant la terre. Ayant des rapports bien définis entre les hommes, la terre et les dieux, le monde maya lui semble un monde sécurisant, un monde dans lequel il aimerait vivre.

Luc a besoin aussi de la nature dont il est très près dès le début du roman:

Il [Luc] voyait tout, il entendait tout, tout lui parlait. Les arbres lui parlaient arbre, les roches lui parlaient roche, les merles lui parlaient merle. Quand la nuit était claire, il savait où porter son regard pour voir Venus, l'Etoile du matin.⁸⁰

Luc comprend la nature et parfois passe des journées entières "couché dans l'herbe, sur le ventre, avec les bras en croix. Quand on lui demandait ce qu'il faisait, il répondait qu'il tenait la Terre dans ses bras."⁸¹ Sa mère ne le comprend pas, mais pour un enfant, ses pensées ne sont pas aussi bizarres qu'elles le sont pour Catherine. Luc pense que la terre va tomber, alors il fait tout ce qu'il peut pour retarder sa chute

⁸⁰. Ibid., 11.

⁸¹. Ibid., 27.

car sans la terre, il est certain qu'il ne peut pas s'enraciner et vivre comme toute chose vivante: la terre est la source de la vie. Voilà pourquoi Luc enterre des oeufs et attend impatiemment qu'ils éclosent. Il est sûr que la terre donnera aux oeufs ce dont ils ont besoin pour vivre. Une autre fois, il tue une chèvre pour l'empêcher de manger une petite fleur jaune. Pour lui, cette fleur représente beaucoup plus qu'une simple fleur, elle tient ensemble la planète. Aux yeux de ce petit garçon, cette fleur est nécessaire pour la conservation de la terre. Les racines tiendront ensemble son univers. Il semble que la terre, dont "le métier est de nous clouer au sol,"⁸² représente aussi pour lui la stabilité. Pour ce petit enfant, qui se compare à une petite planète qui tourne dans le néant, la stabilité est très importante. Luc pense tellement à la nature que parfois il s'identifie à elle. Dans un rêve, il s'imagine oiseau: "C'est alors que Luc s'envola et qu'il aperçut, tout en bas, des remous dans l'estuaire, les remous d'un cachalot [dans lequel se trouve son père - un petit caillou] qui remontait le fleuve."⁸³ Comme un oiseau, il s'envole et voit tout ce qui est au-dessous de lui.

La nature est le cadre de tous les événements importants. C'est dans l'érablière du chemin du Mitan que les lèvres de Xavier et de Catherine se sont touchées. Lorsque Catherine parle de ses héros, Luc y réfléchit près de la rivière et décide

⁸². Ibid., 121.

⁸³. Ibid., 111.

qu'il n'en a pas. Il se compare aux fourmis dont le père ne navigue pas sur les mers, et aux méduses qui n'ont pas la notion du père parce qu'elles n'ont pas d'enfance. Et c'est dans un chêne que Luc fait une découverte surprenante et terrible:

C'est alors qu'un vent froid se leva et que les feuilles eurent à parler feuille. C'est à ce moment précis, dans cet arbre, que Luc comprit une chose très grave: il avait cessé d'être un enfant. Les feuilles chuchotaient doucement, à son oreille, pour lui confier un secret, mais Luc, pour la première fois de sa vie, ne savait plus les écouter, il avait perdu leur langage.⁸⁴

Christian se réfugie dans cet arbre pour échapper aux mantes religieuses qui le "hantent". Luc, voulant sauver son ami, va à son secours car, c'est sa responsabilité d'ami de longue date. Ayant accepté des responsabilités, il n'est plus enfant. Sa grand-mère lui avait déjà dit cela, mais il ne voulait pas y croire. La nature l'aide à s'en rendre compte.

Dans la troisième partie du roman, on assiste à un événement important: l'épluchette de la famille Dionne. C'est une tradition liée à la terre: après la récolte, la famille se réunit pour éplucher le maïs. Comme dans une scène typique du roman de la terre, la famille discute de l'hiver, du temps, de la récolte, de l'été, des voisins, de l'almanach, de la religion et d'autres sujets du même genre. Le grand-père Dionne, patriarche de la famille, s'assure que tout marche comme sur des roulettes. Certains éléments de cette scène n'appartiennent pas au roman de la terre traditionnel: la discussion sur la contraception et le rapprochement entre l'alcool et la religion,

⁸⁴. Ibid., 167.

dont j'ai déjà discuté. Malgré ces différences, il est important de noter que la terre est au coeur de cette scène importante, d'où vient le titre du roman.

La terre est tellement importante pour Luc qu'elle fait partie aussi de son monde idéalisé. Les Mayas étaient des hommes liés à la terre: ils étaient "forts et stables parce qu'ils croyaient qu'ils étaient nés de la terre et du maïs."⁸⁵ Luc admire cette stabilité, qu'il n'a pas dans le monde réel, et veut être comme eux. Comme il ne se sent pas lié à son propre père, il veut être lié, comme les Mayas, "au soleil-père et à la terre-mère, à la montagne-femelle et à la montagne-père, au maïs et au volcan."⁸⁶ Un lien avec la nature lui donnerait une identité et la stabilité dont il a besoin.

Comme je l'ai souligné dans le premier chapitre, une autre caractéristique du roman de la terre, c'est le refus de la réalité. Pour le narrateur et le cultivateur, ceux qui refusent la réalité sont ceux qui quittent la terre pour chercher le bonheur ailleurs, car le vrai bonheur ne se trouve que sur la terre. Séduits par les promesses de richesse du monde matérialiste des Anglais, ils renoncent à leur héritage et vivent dans un monde d'illusions, comme celui de Gustave Charmenil dans Jean Rivard. Le narrateur du roman de la terre raconte l'histoire pour les convaincre de leur faute et de leur trahison. A un deuxième niveau, c'est le cultivateur et sa

⁸⁵. Ibid., 69.

⁸⁶. Ibid., 71.

value va servir qu'à nous payer des cercueils en chêne massif.⁸⁸

Il y a des problèmes dans cette société, comme dans n'importe quelle autre. Marcel reconnaît ces problèmes mais le reste de sa famille n'en parle pas. Ils vivent dans leur petit monde et ne veulent pas voir tout ce qui les entoure.

Bien que Blanche quitte sa famille à la poursuite de ses rêves d'enfance et qu'elle explore un monde étranger à celui de sa famille, elle ne connaît pas la réalité non plus. Dans l'imagination de Luc, elle a découvert le paradis, une "Terre de rédemption". Elle a découvert un nouveau monde, loin de la réalité dans laquelle la famille Dionne vit:

"... un lieu où le début et la fin du monde s'entrelacent, un lieu où le temps n'existe pas puisqu'on n'y retrouve que ses deux extrémités confondues. (...) Dans cette Islande de Blanche, le temps est ailleurs et n'a pas d'emprise sur les choses. Les choses sont donc éternelles et les forces de l'univers sont exclues des lieux."⁸⁹

Ce monde n'est évidemment pas un monde réel: il n'y a pas de temps et pas de forces terrestres; tout est éternel. Bien que les lieux dont elle parle existent, son monde à elle est plutôt un monde idéalisé ou déréalisé, c'est un monde de rêve qu'on peut trouver en écoutant les voix intérieures, comme Blanche l'a fait.

On peut dire que Luc, aussi, a refusé la réalité. Quand il était très jeune, il n'était pas du tout conscient du monde, ce qui est tout à fait naturel pour un enfant. Son premier

⁸⁸. Ibid., 139-140.

⁸⁹. Ibid., 123.

qui ne sait rien faire d'autre que mourir après l'accouplement."⁹³ Il me semble que Luc ressemble un peu à Sammy, dont le cousin Jude raconte l'histoire. Sammy a vu mourir son meilleur ami, tué par un Viêt-cong. Cette réalité lui est inacceptable, alors il en trouve une autre, préférable à la première: "pour échapper à l'enfer du Viêt-nam, Sammy plonge dans le paradis de l'héroïne."⁹⁴ Tous les deux, ne voulant pas accepter la réalité, transforment le monde pour le rendre conforme à leur idéalisation, afin d'y vivre plus confortablement. Il y a d'autres similarités entre Sammy et Luc: Luc commence sa quête pour un meilleur monde après la mort de l'oisillon, Virgule, son premier "ami", et Sammy se réfugie dans le paradis de l'héroïne après la mort de son meilleur ami. Comme Sammy, Luc a aussi vu souffrir son meilleur ami, Christian, dont l'esprit est "hanté" par des mantes religieuses. La mort et la souffrance semblent rendre plus désirable la fuite face aux problèmes quotidiens et l'idéalisation du monde.

L'ECRITURE DE TRUDEL

Comme dans le roman de la terre, les métaphores, comparaisons et symboles jouent un rôle important dans Terre du roi Christian. Il est intéressant de noter que la plupart des symboles dans ce roman sont des objets naturels. Le soleil, par exemple, est un symbole important qui revient souvent. Il

⁹³. Ibid., 102.

⁹⁴. Ibid., 117. C'est moi qui souligne.

représente tout d'abord le roi de l'univers, un dieu qui règne et qui écarte les prétendants à son sceptre. Il peut être une force destructrice: c'est le soleil qui a tué Virgule, l'oisillon de Luc. Le soleil est aussi un symbole associé aux valeurs masculines. Dans le roman de la terre, par exemple, les rayons du soleil percent la terre-mère pour la rendre féconde; le soleil, alors, est aussi une force qui peut donner la vie. Dans la mythologie des Mayas, le soleil est associé au père. Dans l'imagination d'un enfant comme Luc, un père possède toutes les caractéristiques attribuées au soleil. Il est tout d'abord une source de vie car c'est lui qui a rendu féconde la mère de Luc. Il est aussi, selon Luc, la seule personne qui peut lui apprendre comment devenir un homme: pour vivre, Luc a besoin de son père. D'ailleurs dans un rêve de Luc, Xavier Dionne tient aussi le pouvoir de le faire mourir. Dans ce rêve, "l'avant dernier homme" [Xavier] tue "le dernier homme" [Luc]. Comme le soleil, qui a tué Virgule, le père peut être une force destructrice.

Souvent dans ce roman, les personnages sont comparés aux arbres ou à d'autres choses naturelles. Xavier, par exemple, est "long et fin comme un peuplier."⁹⁵ Son fils Luc "survécut au solstice de décembre en se recroquevillant sur lui-même *comme une feuille de peuplier* sous la neige."⁹⁶ Si Xavier est l'arbre, Luc est la feuille. Tout comme Menaud et son fils,

⁹⁵. Ibid., 21.

⁹⁶. Ibid., 107. C'est moi qui souligne.

Xavier et Luc sont comparés à des arbres. Luc note aussi qu'"être Maya c'est être comme un arbre."⁹⁷ Un arbre est fort et stable; il a des racines qui le tiennent fermement sur la terre. C'est quelque chose d'admirable pour les cultivateurs du roman de la terre et pour Luc Dionne. Les comparaisons dont le narrateur se sert pour décrire la grand-mère Blanche sont intéressantes aussi. Ainsi il dit qu'elle "était une femme forte, comme les marées de la baie de Fundy où elle avait vu le jour."⁹⁸ Plus loin, Luc l'imagine près du volcan: "elle était toute petite, veuve, vulnérable, menacée à chaque instant d'être éliminée par la nature impitoyable comme sont éliminés les papillons qui naissent avec une seule aile."⁹⁹ La nature est tellement importante dans cette histoire qu'elle nourrit les métaphores, comparaisons et symboles qui y apparaissent.

Les personnages de Trudel sont intéressants quand on les compare aux personnages typiques du roman de la terre. Les hommes ne sont pas tous des cultivateurs. Ils ressemblent plutôt aux anciens coureurs des bois, les aventuriers du roman de la terre. Le grand-père Janvier, le patriarche de la famille, était "ancien navigateur sur le Saguenay, homme de l'estuaire au sang iodé."¹⁰⁰ Homme fidèle aux traditions, il est respecté par tous et il encourage sa famille à être fidèle

⁹⁷. Ibid., 166.

⁹⁸. Ibid., 37.

⁹⁹. Ibid., 97.

¹⁰⁰. Ibid., 23.

aussi à l'héritage. Comme un prêtre, le guide spirituel du peuple, il leur rappelle la tradition catholique. Xavier n'est pas le guide de sa famille, comme l'est son père. Il ne passe pas assez de temps chez lui pour l'être: ses enfants ne le connaissent pas. Pourtant, il est comme son père dans son métier: il est aussi aventurier. Xavier "croyait que l'amour de sa belle Catherine allait l'aider à oublier l'estuaire, mais il était, au plus profond de lui-même, un homme de fleuve."¹⁰¹ Comme l'ancien coureur des bois, Xavier a de la difficulté à rester chez lui; il a besoin de voyager, d'explorer.

Il me semble que les femmes dans ce roman sont plus proches de l'idéal du roman de la terre que le sont les hommes. "Luc savait que sa grand-mère Blanche avait l'âme de ces découvreurs de nouveaux mondes."¹⁰² Elle a le courage et la force des femmes du passé qui ont aidé leur mari à s'établir et à fonder une nouvelle société. Elle possède aussi, comme elles, un côté spirituel: "elle s'appelait Blanche, comme la couleur, comme la clarté, comme l'immortalité."¹⁰³ La couleur représente la pureté, comme celle de la Vierge Marie. Son portrait est comme un icône pour Luc parce qu'elle est si bonne et si courageuse. Une autre caractéristique de la femme traditionnelle est son immortalité, comme dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, où la grand-mère semble être immortelle aux yeux de ses petits-

¹⁰¹. Ibid.

¹⁰². Ibid., 123.

¹⁰³. Ibid., 38.

enfants. Catherine a aussi des caractéristiques d'une femme du roman de la terre. Tandis que Xavier regardait de l'autre côté de la rivière, elle "regardait dans la même direction, mais plus haut, au-dessus des arbres."¹⁰⁴ L'homme regarde le monde, mais sa femme regarde le ciel: peut-être pense-t-elle à Dieu. Quelques pages plus loin, Trudel continue dans la même veine: Catherine "possédait une voix chaude et réconfortante, une voix **d'ange** qui berçait les âmes apeurées."¹⁰⁵ Encore une fois, la femme est associée aux choses spirituelles.

Une autre femme intéressante, c'est la "folle du marais", Delphine. Comme je l'ai déjà souligné, elle est une femme importante dans la vie de Luc. C'est vers elle que Luc va lorsqu'il a des questions à poser ou des problèmes à résoudre. Elle est la sage-femme qu'on trouve parfois dans le roman de la terre, une femme qui connaît les herbes médicinales et qui soigne les femmes enceintes. Dans ce roman, cette femme n'est pas respectée par la société, mais elle est une source de connaissance pour Luc. Elle est aussi une femme spirituelle, non pas dans le sens catholique, mais en ce qu'elle essaie de communiquer avec ses enfants morts. On peut la comparer à la grand-mère Antoinette dans Une saison dans la vie d'Emmanuel, car c'est autour d'elle que déroule la vie de ses petits-enfants. Elle est une source de connaissance et d'orientation pour eux. Dans ce dernier roman, la mère ne s'occupe pas

¹⁰⁴. Ibid., 24.

¹⁰⁵. Ibid., 29. C'est moi qui souligne.

beaucoup des ses enfants; la grand-mère est la personne dominante dans la vie des enfants. C'est aussi le cas dans la vie de Luc Dionne où les femmes les plus importantes sont Blanche et Delphine.

Peut-être le personnage le plus important de ce roman, quand on le compare aux romans de la terre, est-il la terre. Cette dernière et la nature sont beaucoup plus que le cadre des événements; elles sont de véritables personnages. Au début de l'histoire, l'univers est comparé à une mère: "l'univers était une ruche, c'était comme le ventre d'une mère."¹⁰⁶ Une ruche, dans laquelle vivent des milliers d'abeilles, est un lieu plein de vie. Dans ce lieu naissent des abeilles, qui sont ensuite nourries et bien soignées par d'autres abeilles. C'est un symbole de la vie. Une ruche ressemble en quelque sorte au ventre d'une mère dans lequel un enfant est conçu, et nourri pendant neuf mois avant qu'il naisse. Ces deux idées sont appliquées à la terre. Dans l'imagination de Luc alors, la terre est le lieu d'où vient la vie. Elle est aussi capable de nourrir ses enfants comme le font les abeilles travailleuses et les mères. L'idée de la terre comme mère est soulignée par le fait que Luc s'ensevelit dans la terre pour renaître. Pendant la nuit il rêve des dieux mayas: "quand il [Yumtaax -- un dieu maya] vit la tête de son petit-fils qui sortait des flancs de la Terre, il empoigna la pelle pour éventrer l'île et interrompre

¹⁰⁶. Ibid., 11.

sa grossesse."¹⁰⁷ Comme une véritable femme, la terre a des flancs et des entrailles. Elle possède non seulement la capacité de donner naissance, mais aussi les organes nécessaires pour le faire: un ventre et des flancs.

Luc pense à la terre comme la mère de la race maya et de toute chose vivante. C'est pourquoi il plante des oeufs et pense qu'ils vont éclore. Dans son imagination, le volcan Helgafell est aussi un être vivant parce qu'il fait partie de la terre: "l'Helgafell s'était réveillé, son ventre l'avait fait souffrir et il avait vomi la lave dans laquelle Blanche s'était jetée."¹⁰⁸ Des choses non vivantes ne peuvent pas vomir comme le fait le volcan dans cette description. Ces métaphores ajoutent à la personnification de la terre.

Comme dans le roman de la terre, la vision du monde influence énormément la description des événements et des choses. Le mont Saint-Grégoire, par exemple, devient "un sanctuaire dédié à la suprématie des rêves d'enfance sur le feu des entrailles terrestres, et un autel des sacrifices où les Mayas honoraient Delphine, la déesse de la Connaissance."¹⁰⁹ Plus loin dans l'histoire, Luc s'ensevelit lui-même face au chêne de Delphine pour qu'il renaisse de la terre comme un Maya. Son père le trouve et le ramène à la maison, mais Luc, qui est dans son monde maya, pense que c'est le dieu Yumtaax:

¹⁰⁷. Ibid., 178.

¹⁰⁸. Ibid., 191. C'est moi qui souligne.

¹⁰⁹. Ibid., 122.

Luc sortit du ventre de l'île en enfant prématuré qui ne savait ni lire, ni écrire, ni parler. Yumtaax le coucha dans sa pirogue et le ramena chez lui, de l'autre côté de la rivière. Sur la berge, soutenue par l'épouse de Yumtaax, une femme enceinte, jalouse comme une folle de l'île de Delphine, attendait son fils en pleurant.¹¹⁰

Tout ce qui se passe est transformé: la femme enceinte, l'épouse de Yumtaax, est Catherine Dionne, qui est peut-être folle d'inquiétude car son fils est sorti pendant la nuit.

Le roman de la terre a une vision du monde dialectique en apparence: il y a deux mondes contrastés, mais la vision du monde qui en résulte est plutôt monologique car c'est évident que l'un est préférable à l'autre. La dualité du roman de la terre se retrouve également dans Terre du roi Christian, un roman qui présente deux mondes, l'un réel, l'autre idéalisé. Le monde idéalisé de Luc est contrasté avec celui des autres. Tout d'abord, son polythéisme, par exemple, s'oppose au monothéisme de ses parents. D'ailleurs, sa réalité à lui n'a même pas le même système temporel, comme le souligne le narrateur: "le matin d'un dimanche particulièrement ennuyeux (c'était le vingt-deuxième dimanche du temps ordinaire), Luc suivit ses parents à la messe..."¹¹¹ En précisant que c'est le temps *ordinaire*, il suggère qu'il y a un autre temps. Luc veut croire que son monde est le meilleur, le paradis terrestre qui lui donne tout ce dont il a besoin pour vivre et pour devenir homme. Dans son univers, il a des pouvoirs et il peut connaître le milieu du monde. Son

¹¹⁰. Ibid., 150.

¹¹¹. Ibid., 125.

monde devient de plus en plus réel pour lui à mesure que l'intrigue progresse. A la fin de l'histoire, il confond la réalité et l'irréalité, car son monde idéalisé lui est plus réel que celui de son père. Mais lorsqu'il reçoit de son père l'affection dont il a besoin, il commence à laisser derrière lui le monde maya. Le monde "réel " de ses parents devient le monde préférable.

La partie de l'histoire qui montre peut-être le mieux cette dualité, c'est lorsque Luc décrit ce qu'il a à l'intérieur de lui-même :

Dans ses entrailles de petit homme, il avait des gémeaux en gestation qui se battaient pour savoir lequel des deux allait voir le jour. (...) Et ce qui effrayait Luc, c'est qu'il était impossible de prévoir lequel des gémeaux allait étrangler l'autre pour ensuite sortir de son ventre et prendre racine dans la terre."¹¹²

Il y a deux Delphine, deux Christian, deux Xavier, et deux Luc. Luc voit deux réalités possibles et choisit, pour lui-même, la réalité la plus belle comme Sammy l'a fait. Incapable d'accepter la mort de son meilleur ami, Sammy choisit de vivre dans "les paradis de l'héroïne."¹¹³ Dans ce monde, loin de la réalité, tout ce que Sammy voit est transformé dans ses hallucinations; tout est revêtu d'une beauté qui ne lui est pas propre. Comme Sammy, Luc voit un univers transformé par ses rêves et par ses désirs, c'est un univers idéalisé.

¹¹². Ibid., 147-148.

¹¹³. Ibid., 117.

Comme Luc et Sammy, Christian a des problèmes aussi à vivre dans le vrai monde. Néanmoins, il n'est pas comme eux dans sa façon de vivre. Son esprit est "hanté" par des mantes religieuses, mais il ne leur échappe pas en se réfugiant dans un monde idéalisé comme le font Sammy et Luc. Quand, à la fin de l'histoire, Luc l'invite à partager son monde maya, Christian a du mal à le faire. Il préfère ne pas vivre: "Je reste ici, répondit Christian. Je veux arrêter ma vie."¹¹⁴ Il ne peut pas vivre avec des gens et leurs dieux, ni avec des mantes religieuses. Selon Luc, Christian doit réapprendre à vivre mais il semble être incapable de le faire. Il finit par se suicider pour échapper à ce monde qui ne lui plaît pas.

Pour le narrateur du roman de la terre et les lecteurs de l'époque, la vraie vie était celle des cultivateurs. Aujourd'hui, tout a changé; les lecteurs actuels du roman de la terre sont toujours conscients de l'irréalité de la vie présentée. Dans Terre du roi Christian, l'irréalité du monde idéalisé de Luc saute aux yeux des lecteurs. Quand ses cousins veulent qu'il joue au parchési avec eux, Luc répond "que ça ne donnait rien de faire avancer des pions imbéciles et d'attendre un coup de dés pour gagner un paradis de carton."¹¹⁵ Ironiquement, le paradis de Luc est aussi faux que celui du jeu et que celui de Christian. Après son réveil dans le chêne, Luc commence à s'en rendre compte; il n'est plus naïf. Il suggère

¹¹⁴. Ibid., 169.

¹¹⁵. Ibid., 118. C'est moi qui souligne.

à Christian trois mondes dans lesquels il peut vivre sans peur, mais il sait que ces mondes n'existent pas vraiment: "pour convaincre son ami il lui avait fait miroiter des Kilimandjaro et des Groenland qui n'étaient rien d'autre que *d'hypothétiques terres de rédemption* peut-être aussi *improbables* que l'Eldorado."¹¹⁶ Peut-être sait-il que le paradis dans lequel il veut vivre est aussi improbable.

Il me semble que la vision du monde de ce roman ressemble à celle du roman de la terre dans sa verticalité aussi. Dans un roman de la terre, tout va de haut en bas. Les rapports entre l'homme et Dieu sont importants tout comme ceux entre l'homme et son morceau de glèbe: l'homme dépend du bon Dieu et la terre dépend de l'homme. C'est exactement le cas dans le monde imaginaire de Luc. Les Mayas sont liés à la terre et en la cultivant, ils plaisent aux dieux qui les ont créés. Les hommes ont besoin des dieux pour leur donner de la pluie et du soleil comme la terre a besoin des hommes pour la rendre fertile. Le métier de la terre a pour résultat de les clouer au sol mais il y a des forces de l'univers qui "sont contre la vie, contre l'évolution, contre la marche en avant, contre tout ce qui cherche à s'élever, que ce soit une pivoine ou un soleil, car ces forces sont horizontales."¹¹⁷ Ces forces horizontales s'opposent directement aux forces verticales du monde de Luc.

¹¹⁶. Ibid., 170. C'est moi qui souligne.

¹¹⁷. Ibid., 121.

Il reste une question à laquelle il faut absolument répondre avant de terminer ce chapitre: est-ce qu'il y a des rapports entre le choix de voix narrative et la vision du monde du roman? Le romancier a choisi pour focalisateur un enfant, modalité narrative que l'on retrouve chez d'autres écrivains québécois contemporains: Blais, Ducharme, Ferron et Roy, entre autres. Ce choix d'instance focalisatrice est très intéressant. Ainsi, tout est possible pour le narrateur car l'univers des enfants n'est pas borné comme celui des adultes. Les enfants ont une imagination vive et l'idée de réalisme n'est pas encore importante pour eux comme elle l'est pour les gens plus âgés. Les enfants ne sont pas comme les adultes qui acceptent le monde qui les entoure et n'essaient pas trop souvent de le changer. Les adultes, me semble-t-il, cachent leurs rêves et ne les réalisent pas tandis que les enfants essaient de les réaliser quelles que soient les difficultés. Dans les yeux d'un enfant, le monde se transforme: un petit garçon peut être médecin pour un après-midi, une petite fille peut devenir astronaute, si elle le veut. Un enfant alors est un bon choix comme focalisateur de ce roman, car Trudel présente aux lecteurs un monde transformé par des idéaux, comme celui du roman de la terre. Mais dans une histoire où un enfant est le focalisateur, un narrateur peut décrire des mondes idéalisés et irréels sans être critiqué par ses lecteurs pour son manque de réalisme comme le sont les narrateurs du roman de la terre. Le lecteur moderne reprocherait aux romanciers de la terre peut-être d'avoir trop

idéalisé le monde, tellement la vie qu'ils décrivaient lui semble irréaliste. En choisissant un enfant comme focalisateur, Trudel échappe à cette critique. Ce n'est pas à travers les yeux d'un adulte que le monde se transforme, mais à travers ceux d'un enfant.

Un autre problème que relève le lecteur moderne, c'est que le romancier de la terre avait des préjugés en faveur de sa propre façon de vivre et qu'il était trop intolérant. Pour le narrateur du roman de la terre, le seul paradis, la seule bonne vie, était celui des cultivateurs. Tous ceux qui cherchent le bonheur ailleurs sont voués à l'échec. Loin de la terre, il n'y a pas de vie, selon eux. Dans Terre du roi Christian, Luc choisit de vivre dans le vrai monde car c'est là où il trouvera son bonheur, semble-t-il. Luc, comme enfant, ne porte aucun jugement moral sur la valeur des deux mondes en opposition, car il est trop jeune pour avoir développé une morale. En choisissant Luc comme focalisateur, Trudel élimine le problème qu'ont les romanciers de la terre. Son narrateur ne porte aucun jugement moral car c'est à travers les yeux de Luc que tout est vu, et Luc est incapable de porter des jugements moraux.

Témoin de tout ce qui se passe, le narrateur de Terre du roi Christian est omniscient et omniprésent comme celui du roman de la terre. Il a une bonne connaissance des émotions et des pensées de tous les personnages, surtout Luc, le héros de l'histoire. Luc n'est pas le narrateur; il est plutôt le focalisateur interne à travers les yeux de qui les lecteurs

voient le monde. Dans sa voix narrative, ce roman diffère énormément du roman de la terre. Dans le roman de la terre, le narrateur est externe mais il est aussi le focalisateur. Comme narrateur externe, il donne un élément d'objectivité à la narration: il n'est pas un des personnages et peut alors porter un jugement plus ou moins objectif sur les événements et les personnages. Il est pourtant le focalisateur, et ce rôle rend subjectif tout ce qu'il dit, car ce sont ses pensées qui sont exprimées. Dans Terre du roi Christian par contre, il n'y a pas de jugements portés ouvertement sur le monde, ni par le focalisateur, qui est incapable de le faire, ni par le narrateur, qui ne fait que raconter tout ce qui passe dans une certaine période de la vie de Luc Dionne.

Dans le roman de Trudel, la séparation du narrateur et du focalisateur souligne la séparation des mondes "réel" et déréalisé, le monde de la famille Dionne et le monde maya. On peut distinguer aussi entre le monde des enfants et le monde des adultes. En cela, ce roman ressemble à l'Amélanchier de Jacques Ferron, dans lequel la Tinamer-adulte est le narrateur, et la Tinamer-enfant est le focalisateur. Encore une fois il y a une séparation importante entre le narrateur et le focalisateur, et entre le monde des enfants et celui des adultes. L'univers de Tinamer-enfant est déréalisé, le réalisme n'ayant pas grande importance. Tinamer-adulte raconte son enfance comme c'était, mais c'est évident pour le lecteur qu'elle est consciente de l'idéalisme de ce monde dont elle parle. Le narrateur,

évidemment un adulte dans les deux romans, raconte fidèlement l'univers enfantin, mais sa présence rappelle continuellement la réalité au lecteur. Cette séparation entre le narrateur et le focalisateur donne une profondeur au roman de Trudel qui est absente du roman de la terre, dont l'intrigue n'est que le cadre de l'idéologie que le narrateur veut promouvoir.

CHAPITRE 3

DE L'AMOUR DANS LA FERRAILLE

CARRIER ET LA TRADITION DU ROMAN DE LA TERRE

En 1984, Roch Carrier, un écrivain reconnu pour ses romans, ses contes, et son théâtre, publiait De l'amour dans la ferraille. Ce roman, qui a pour cadre la période duplessiste, est, d'après un critique, "une gigantesque fresque littéraire de l'époque."¹¹⁸ Le roman décrit les rapports entre individus et leurs réactions à la situation politique qui prévaut à Saint-Toussaint-des-Saints, petit village agricole situé au fond des Appalaches. Au coeur de l'intrigue est la construction d'une route à la veille d'une élection. Cette route, qui ne mène nulle part, suscite diverses réactions parmi les habitants. Le Bon Parti, le parti au pouvoir à l'époque, entreprend ces travaux pour obtenir les votes des villageois.

Le Cheuf, un personnage qui ressemble beaucoup à Duplessis lui-même, dirige le Bon Parti. Comme Duplessis, il possède beaucoup de pouvoir et ne veut pas le perdre. A cette fin, il promet beaucoup aux villageois à la veille des élections. Aussi, comme Duplessis, il est pour le progrès,

¹¹⁸. Edwin Hamblet, French Review 59 (1985-1986): 483.

l'électrification rurale et la construction de nouvelles routes, bien qu'il affirme l'importance des valeurs du passé.

Le lecteur fait la connaissance d'autres personnages tout au long du roman. Tout d'abord, on rencontre Innocent Loiseau, jeune écolier qui vient de quitter l'école pour découvrir la vie. Il rentre chez ses parents pour ensuite obtenir un emploi chez Nino Verrochio, l'entrepreneur qui perd son honneur et sa femme en travaillant pour le Bon Parti. Incapable d'accepter d'avoir tout perdu, Verrochio se suicide et tue sa femme aussi. Innocent, indirectement responsable de l'explosion de la voiture de Verrochio, se suicide aussi car la culpabilité est trop difficile à supporter.

En ville, on fait la connaissance de Sautereau, l'éditeur de la Province ensoleillée, le journal du Bon Parti, et d'Achille Bédard, un jeune journaliste qui éventuellement prend sa place. Tous les deux sont victimes de chantage et sont forcés d'écrire ce que le Bon Parti veut qu'ils écrivent. Au début du roman, Achille est idéaliste et rejette la corruption qui l'entoure, mais, peu à peu, il y succombe. Les deux mettent fin à leur vie pour échapper aux maître-chanteurs après avoir essayé, une dernière fois, de se faire écouter. Les bonnes intentions et les idéaux élevés d'Achille tombent devant la corruption du Bon Parti. Le serment de changer le monde pour le mieux, qu'il avait fait dans son enfance, ne vaut rien. Il ne l'accomplit pas. Son meilleur ami, Jeannot Tremblay, fils d'une prostituée, avait fait le même serment mais il l'abandonne pour

l'amour d'une femme qui va d'homme en homme. Voué autrefois à améliorer le monde, il se donne désormais à la quête de l'amour et du plaisir.

Certes, il y a bien d'autres personnages qui font partie de l'intrigue. Ils sont, pour la plupart, des personnages secondaires. Ce sont des hommes qui travaillent sur le chemin neuf et leurs amis. Il y a aussi des vieux pionniers qui sont contre la construction du chemin neuf, des prostituées, des fous, des traîtres, et des petits enfants innocents; le chemin les unit tous.

On se demandera peut-être pourquoi j'ai choisi d'étudier un roman si différent de celui de Trudel et du roman de la terre. A première vue, De l'amour dans la ferraille ne ressemble pas beaucoup au roman de la terre, ni à Terre du roi Christian. Un roman qui a pour cadre l'époque qui succède à celle du roman de la terre peut-il partager quelque chose avec ce dernier? Certes, l'idéologie de la conservation, qui domine le roman de la terre, était plus ou moins présente dans les petits villages de l'époque duplessiste. Conscient des valeurs des paysans, chez qui le parti trouvait ses principaux appuis, Duplessis mettait l'accent sur le maintien des valeurs religieuses, de la langue et des valeurs conservatrices. En cela, la politique de Duplessis rappelle l'idéologie de conservation qui nourrit le roman de la terre. L'idéologie de conservation, alors, est le lien entre le roman de Carrier et le roman de la terre; elle lie également les romans de Carrier et de Trudel.

Un des éléments de l'idéologie de conservation, c'est, comme je l'ai déjà souligné, l'idéalisation du passé. Quand Jeannot Tremblay travaille sur le chemin neuf, il rappelle aux hommes que le passé et l'héritage des générations précédentes sont très importants:

Hommes de la génération de mon père vous aviez reçu un
pays en héritage

Esclaves, vous devrez être des rois
Vous êtes les cailloux, vous êtes la terre
Avec lesquels les usurpateurs font les chemins qui mènent
à leurs richesses¹¹⁹

Les ancêtres ont beaucoup travaillé pour établir des paroisses et pour faire vivre leurs familles; ils ont réussi à préserver l'héritage catholique. Comment, alors, est-ce que leurs descendants peuvent oublier cela? Ils devraient être des rois comme l'étaient leurs ancêtres; mais ils sont, au contraire, les esclaves de l'étranger. Ils travaillent à enrichir les Anglais et non pas à préserver leur précieux héritage.

L'histoire de Cytriste Tanguay et de ses parents démontre l'importance de l'héritage, qui s'incarne dans la terre. Quand le Bon Parti déclare qu'il construira un chemin sur la terre de Cytriste, ce dernier essaie, avec l'aide de quelques amis, de s'opposer au Bon Parti. Son héritage vaut bien ses efforts, semble-t-il:

Cette terre lui appartenait. Son ancêtre, il y avait plusieurs générations, avait décidé qu'il n'irait pas ailleurs vivre sa vie. Il avait abattu des arbres, bâti une cabane, fait des enfants qui, devenus hommes, avaient abattu d'autres arbres, et fait d'autres enfants qui,

¹¹⁹. Carrier, 403.

devenus hommes, avaient recommencé la vie de leur parents. Cytriste Tanguay à son tour donnerait sa terre à l'un de ses fils.¹²⁰

C'est la terre de son père et de son grand-père, et Cytriste espère un jour la donner à un de ses fils; il semble vouloir que l'héritage se transmette d'une génération à une autre.

Plus loin dans l'histoire, on apprend que Cytriste n'est pas un fils fidèle au passé: il trahit "pour quelques deniers, comme Judas, avait trahi."¹²¹ Lorsque le Bon Parti lui offre un bon prix, Cytriste lui cède la terre, et renie son héritage. Il n'est plus un homme honorable et il rentre chez lui honteux: "Cytriste Tanguay n'était plus qu'un petit homme rongé par la honte. Il posa son fusil contre le mur et il entra, tête basse, les épaules tombantes, vaincu."¹²² Il se rend compte de la gravité de ce qu'il vient de faire et il a peur d'en parler à ses parents.

Evariste-Cytriste n'est pas du tout comme son fils, Cytriste. Il accuse Cytriste de trahison, et bien qu'il fût content de se laisser mourir avec sa femme, il sort de son lit pour défendre son territoire: "Lui, Evariste-Cytriste, lutterait contre le Bon Parti de la même manière qu'il avait remporté sa bataille contre la forêt. Il était encore assez fort pour se défendre! L'on ne passerait pas sur ses terres.

¹²⁰. Ibid., 200.

¹²¹. Ibid., 273.

¹²². Ibid., 257.

L'on n'envahirait pas son territoire!"¹²³ C'est un devoir de défendre la terre et, comme son fils ne le fait pas, il va le faire, malgré son vieil âge. La nécessité le rend encore plus fort. Sa femme, son cheval et lui donnent leur vie et leur sang pour la terre. En essayant de mettre fin au projet du Bon Parti, ils meurent et leur sang nourrit la terre au-dessous d'eux. Comme Menaud, qui essaie d'appeller les hommes à la guerre contre l'étranger, Evariste-Cytriste et sa femme luttent contre des ennemis traditionnels. Ils ne luttent pas contre les Anglais, comme le fait Menaud et d'autres hommes dans le roman de la terre, mais ils luttent contre le progrès et la perte de la terre. Aussi, comme Menaud, ils semblent un peu ridicules; peut-être sont-ils un peu séniles. Bien que le narrateur les présente sous un jour ludique, leurs actions, vues à travers l'idéologie de conservation, sont louables. Leur folie est peut-être un avertissement, comme l'est celle de Menaud.

L'incarnation de l'héritage, la terre est traditionnellement un objet sacré. La terre promise, le petit paradis terrestre, est celle que Dieu a donnée aux Québécois. Elle est doublement sacrée puisque Dieu y habite avec son peuple, suppose-t-on. De la donner aux Anglais protestants, c'est commettre un péché contre Dieu lui-même. Cytriste est coupable d'un tel péché: "indigne de conserver le trésor déposé entre ses mains, Cytriste avait permis aux ministres de passer sur sa terre sacrée."¹²⁴

¹²³. Ibid., 273.

¹²⁴. Ibid., 258.

Il a "profané" cette terre et l'avoine, qui pour lui vaut de l'or, qui poussait dessus.¹²⁵

Aux yeux des paysans de Saint-Toussaint-des-Saints, qui idéalisent la terre presque autant que les cultivateurs du roman de la terre, cette dernière est la source de la vie. Voilà pourquoi Achille Bédard suggère à Jeannot Tremblay de passer un peu de temps à la campagne. En faisant des "tâches des honnêtes et pauvres gens,"¹²⁶ il se guérit; il quitte la campagne plus heureux qu'il n'y est venu. Lorsqu'on quitte la terre, comme Innocent l'a fait, on perd sa force. Autrefois Innocent "était aussi musclé que son père. A force de travailler du crayon, il vous a maintenant des petits bras de demoiselle."¹²⁷ Au collège, il est déraciné et, peu à peu, perd sa force.

En ville, on perd non seulement sa force physique, mais aussi sa force morale. Achille Bédard est un homme avec des idéaux; il voulait se donner entièrement au journalisme pour changer le monde. Il voulait mettre au jour toute la corruption du gouvernement et n'avait pas de respect pour des hommes comme Sautereau, qui cachent la vérité. Sous l'influence du Bon Parti, cependant, il devient un homme qui ne pense plus et qui n'est plus libre de s'exprimer. Victime de chantage, il perd sa liberté et finit par se suicider.

¹²⁵. Ibid., 272.

¹²⁶. Ibid., 502.

¹²⁷. Ibid., 211.

Un autre élément important de l'idéologie idéalisée par les paysans est la religion. L'église a une position centrale dans le village de Saint-Toussaint-des Saints, et une grande partie de l'intrigue se déroule autour des cérémonies religieuses. Quelques chapitres assez longs, par exemple, sont consacrés à la procession et à la messe pour célébrer Saint Opportun et la construction du chemin neuf. La description de la messe est particulièrement intéressante: "Partout c'était la nuit, mais l'église était entourée d'un *halo de lumière* comme si les murs étaient devenus transparents."¹²⁸ L'église est contrastée avec le monde extérieur, tout comme la terre est souvent contrastée avec la ville dans le roman de la terre. L'église est sacrée car elle est la maison de Dieu; ceux qui y sont assis reçoivent de la lumière car ils connaissent la route vers Dieu. Les paroissiens de Saint-Toussaint-des-Saints ont une foi fervente: "Les fidèles avaient fait vibrer les murs de pierre avec leurs prières! Des anges étaient certainement venus se joindre à cette piété."¹²⁹ Même le Pape remarque la fidélité des paroissiens: "c'étaient ces hommes-là... qui avaient mis les unes sur les autres les pierres de ces cathédrales que ni Satan, ni le temps, ni les folies violentes des hommes n'avaient encore réussi à ébranler."¹³⁰ C'est une foi remarquable qu'ont ces paysans, une foi qui était disparue de l'Europe depuis des

¹²⁸. Ibid., 135. C'est moi qui souligne.

¹²⁹. Ibid.

¹³⁰. Ibid., 295.

centaines d'années. Tout comme les ancêtres, la famille de Philémon Bouleau, qui ne peut plus travailler, dépend du bon Dieu pour obtenir tout ce dont elle a besoin. Il faut nourrir les enfants, alors la femme de Philémon annonce que l'heure est venue de "prier le petit Jésus pour qu'il s'occupe de nous comme il s'occupe de ses petits oiseaux. On ne va pas s'inquiéter. On va prier seulement."¹³¹ Cette foi, ne ressemble-t-elle pas beaucoup à celle des cultivateurs du roman de la terre?

Le passé est important pour les romanciers de la terre, et pour le préserver, ils condamnent le présent. Comme dans Maria Chapdelaine de Louis Hémon, rien ne change, rien ne changera. Les premiers mots de l'amour dans la ferraille rappellent cette invariabilité: "Ici, il ne se passerait rien. Les arbres poussaient, les enfants grandissaient, les vieillards s'endormaient. Les saisons se laissaient désirer, s'approchaient, s'installaient, régnaient puis s'effaçaient."¹³² Les saisons se succèdent avec une régularité prévisible, et la vie des hommes et des femmes continue, mais à part de cela, rien ne change.

Pour assurer la perpétuation de leur façon de vivre, les personnages du roman de la terre critiquaient le présent et tout ce qui n'appartenait pas à la vie traditionnelle canadienne-française. Le lecteur de l'amour dans la ferraille trouvera de telles critiques dans ce roman. La terre, par exemple, est

¹³¹. Ibid., 468.

¹³². Ibid., 9.

souvent contrastée avec la ville, le territoire de l'étranger. A l'époque de Duplessis, comme à celle du roman de la terre, beaucoup de gens quittaient la terre pour vivre en ville. Lors de la procession en honneur de Saint Opportun, quelques personnages montrent leur opposition à cet exode:

les pionnières et les pionniers avertissaient aussi les jeunes que, dans les villes, ils oublieraient le bon Dieu et la vraie religion... Les filles aussi s'enfuyaient vers les villes. Au lieu d'être des reines sur leur domaine, elles allaient nettoyer les saletés que faisaient dans leurs châteaux des riches qui étaient d'une autre religion et parlaient une autre langue.¹³³

La ville est un lieu néfaste où les jeunes oublient leur religion et leur langue. Ils y perdent aussi leur honneur car, au lieu d'être rois ou reines chez eux, ils deviennent esclaves en travaillant pour l'ennemi. Dans les villes, il n'y a pas de morale, comme il y en a sur la terre: "on voulait changer de mari ou de femme comme de chemise; les enfants n'étaient plus une bénédiction, mais une épreuve; beaucoup de femmes engrossies avaient honte de leur ventre comme d'une infirmité."¹³⁴ Tout est différent. La ville alors, aux yeux des Canadiens français, exerce une mauvaise influence sur les jeunes.

La description de la ville qui suit, se fait l'écho de cette idée. La ville est non seulement mauvaise, elle est laide aussi. A la fin de sa vie, Sautereau, un citadin, commence à se fatiguer de la ville. Il y vit depuis longtemps et connaît bien

¹³³. Ibid., 148.

¹³⁴. Ibid., 149-150.

la corruption. Il sort de son bureau pour prendre un peu d'air, mais l'air n'est pas pur:

Il aurait voulu aspirer de l'air frais, comme assoiffé, l'on boit un verre d'eau froide, mais l'air entrainé dans ses narines, tiède, visqueux, sali par toutes les malpropretés de la Capitale. Le soleil était éteint depuis longtemps, mais la ville empestait encore la cendre chaude où des déchets ont brûlé. Il y avait aussi la suie, les crachats sur le trottoir, les bouteilles cassées, les papiers chiffonnés, les mouchoirs et toutes ces fumées chimiques mêlées à l'air.¹³⁵

Le portrait de la ville peint ici est loin d'être beau. Comme s'il la voyait à travers les yeux d'un cultivateur, Sautereau reconnaît la laideur de la ville.

Cela renvoie à une métaphore souvent employée dans les descriptions du Bon Parti, du Cheuf et de la situation politique de l'époque: celle de la pourriture. L'article final d'Achille Bédard résume bien cette idée:

Cheuf, la mort apparaît le long du chemin neuf parce que vous pourrissez la vie. Vous avez pourri la vie de Verrochio, vous l'avez pourrie par le succès et vous la pourrissez par la faillite. Vous avez pourri la vie de Madame Verrochio parce que le virus de la corruption court dans votre gouvernement comme les maladies vénériennes.¹³⁶

Le Bon Parti et le Cheuf sont comme un cancer qui pourrit tout et qui fait tout mourir. Tous ceux qui ont des rapports avec le parti pourrissent et meurent comme Verrochio. Il y a tellement de morts autour du chemin neuf qu'Achille se demande si le Bon Parti sème la mort, et qu'un travailleur demande si le chemin neuf va les conduire à la mort. En comparant le Bon Parti à un

¹³⁵. Ibid., 218.

¹³⁶. Ibid., 511.

cancer, ceux qui parlent critiquent très sévèrement la situation politique de l'époque duplessiste.

Le chemin que bâtit le Bon Parti est quelque chose de nouveau dans la communauté et suscite parfois la méfiance, car le nouveau est souvent néfaste. Avant le commencement des travaux du chemin, Dénommé Plante était un homme normal, semblait-il. Mais tout à coup il "a commencé à vilipender le chemin neuf. Il travaillait à sa construction et il était content d'apporter son salaire à sa femme, mais il reprochait au chemin neuf d'attirer trop d'hommes dans les environs."¹³⁷ Il devient un mari jaloux et pense que sa femme et sa fille veulent avoir des liaisons amoureuses avec des hommes qui travaillent sur le chemin. Un jour, il a une crise et viole sa fille. Selon ses amis, c'est à cause du nouveau chemin que Dénommé Plante agit ainsi.

Une autre indication de la méfiance des gens à l'égard de ce chemin, c'est la comparaison entre le chemin et une bête. Quand les coureurs ne reviennent pas, le jour de la course organisée pour fêter la fin du travail sur le chemin, les spectateurs "marchaient avec la calme précaution de celui qui se sait dans le territoire d'une bête dangereuse"¹³⁸ pour les retrouver. C'est une catastrophe; tous les coureurs sont morts. Violette Papillon trouve la queue de renard sauvage que son mari avait attachée à son auto dans "le tas de voitures mêlées les

¹³⁷. Ibid., 309.

¹³⁸. Ibid., 534.

unes aux autres comme si elles avaient été mâchouillées par les mandibules d'un monstre."¹³⁹ Tout comme un monstre, le chemin tue beaucoup d'hommes; il laisse derrière lui une longue liste de victimes, énumérées dans l'article condamnant le Bon Parti qu'Achille écrit avant sa mort. A cette liste il faut ajouter les victimes de la course mortelle.

Les voitures et les camions qui roulent sur le chemin neuf sont considérés aussi comme dangereux. N'est-ce pas une voiture qui a heurté Opportun, à deux reprises? Heureusement, Opportun atterrit dans la charrette de Malice Blanchette: "Dieu, assurèrent les commères, avait voulu sauver le petit Opportun en permettant que Malice Blanchette conduise un cheval lent plutôt qu'un camion rapide."¹⁴⁰ C'est grâce aux moyens de transports traditionnels qu'Opportun demeure vivant au début du roman. Il faut également ajouter que les voitures et camions soulèvent trop de poussière et qu'ils font peur aux animaux du pacage; selon Cytriste Tanguay, "ces moteurs... n'étaient pas naturels parce qu'ils n'avaient pas été inventés par le bon Dieu."¹⁴¹ Pour lui, tout ce qui n'est pas naturel doit être néfaste.

Les villageois se méfient aussi de l'éducation, car elle est associée aux villes, le territoire de l'étranger. L'école possède les mêmes caractéristiques que la ville aux yeux des paroissiens: l'édifice "empestait l'encens, le tabac, la sueur

¹³⁹. Ibid., 536.

¹⁴⁰. Ibid., 41.

¹⁴¹. Ibid., 196.

imprégnée dans de lourds vêtements laineux. Le repas qui cuisait à l'extrémité du couloir répandait une odeur écoeurante. Le printemps brillait, l'herbe de mai verdissait et les arbres éclataient en feuillage."¹⁴² Innocent vient de la campagne et compare, tout naturellement, la vie terrienne à la vie écolière. Le printemps à la campagne est très beau; cette beauté s'oppose à la laideur de l'école où Innocent étudie. Selon Procule Ponton, le mari d'une folle, l'homme est fait de la terre pour vivre sur la terre. On n'a pas besoin d'aller à l'école car on apprend en vivant. Plus loin, un boucher se méfie de l'éducation pour une autre raison: à l'école on apprend beaucoup de nouvelles idées. Ces idées menacent l'héritage. Voilà pourquoi il surveille attentivement son apprenti, qui deviendra le ministre du comté: "un jour, l'apprenti aurait des idées communistes parce qu'il lisait trop. Le boucher savait que lire apporte des idées immorales ou bien dérange le cerveau."¹⁴³ Le nouveau lui semble dangereux, idée qui est véhiculée dans le roman de la terre.

Comme dans le roman de la terre et comme dans Terre du roi Christian, ceux qui ne veulent pas accepter la réalité essaient de la renier. Au début du roman, par exemple, il y a deux jeunes idéalistes, Achille Bédard et Jeannot Tremblay, qui, mécontents du monde, font le serment de ne pas être influencés par d'autres personnes et d'autres valeurs morales. Mais une

¹⁴². Ibid., 14.

¹⁴³. Ibid., 56.

fois qu'il apprend que sa mère se vend pour payer les dettes, Jeannot commence à devenir une personne très différente. Il oublie son serment et vend les faveurs de sa mère, appelée Madame du Bon Parti car elle a des liaisons avec tous les membres du parti. Plus tard, il se réfugie dans un pays d'amour avec une femme qui s'habille en jaune et qui séduit les hommes. Pour Jeannot, "la seule Vérité est le rêve."¹⁴⁴ Même après le départ de la femme en jaune, il continue à vivre dans l'irréalité, dans un pays où il ne fait rien que penser et rêver. Il invite Achille à partager ce monde aussi, comme il le faisait dans son enfance.

L'évasion d'Achille est un peu différente de celle de Jeannot. Tout en étant un esclave du Bon Parti corrompueur, Achille se croit fidèle à son serment. Il se croit toujours d'une moralité supérieure à celle des autres et pense qu'il manipule le Bon Parti pour obtenir une position enviable. Il ne se rend pas compte du fait que le Bon Parti le manipule, et qu'il devient de plus en plus corrompu: "Il était plus malhonnête que Jeannot Tremblay. Son ancien ami avait trahi tandis que lui se jouait la comédie de croire encore au serment lancé à mer. Il se mentait à lui-même, il ne pouvait accepter sa vérité."¹⁴⁵ Un peu plus loin, Achille essaie d'affronter la réalité lorsqu'il écrit un article condamnant le Bon Parti et révélant au peuple sa politique corruptrice. Le Cheuf, menacé

¹⁴⁴. Ibid., 423.

¹⁴⁵. Ibid., 505.

par l'article d'Achille, envoie trois hommes pour le punir.

Encore une fois, Achille nie la réalité:

Pour ne pas accepter la vérité flagrante, il essaya de se raconter qu'il dormait encore, qu'il n'était pas réveillé, que les trois hommes en noir n'étaient que les ombres d'un cauchemar, que sa porte n'avait pas été enfoncée, que ces photographies [compromettantes] n'étaient que les images irréelles de sa mémoire.¹⁴⁶

Il veut que la réalité devienne un rêve et que le rêve devienne la réalité. Achille retourne alors à son monde de rêve. Il finit par renier complètement la réalité en se suicidant, comme Sautereau, son prédécesseur, et comme Christian dans Terre du roi Christian.

Il y a d'autres personnages qui, comme Achille, mettent fin à leurs jours pour échapper, pour de bon, à la réalité. Je pense, par exemple, à Verrochio dont la vie est un long rêve. Il n'accepte pas la réalité de son échec et dit qu'il ne connaît pas le mot "perdre". Aux yeux d'Innocent il semble être un homme qui gagne, mais en réalité, il a tout perdu. Pour lui, le "bout de chemin à construire dans les bois perdus était un dernier rêve avant de s'éveiller."¹⁴⁷ Il ne veut pas s'éveiller à la réalité, qui est trop dure. Il ne veut pas accepter la perte de sa femme qu'il aime tant et pour qui il vit. Verrochio finit par échapper complètement à la réalité en se tuant.

Innocent est aussi un des personnages qui cherchent continuellement à échapper à la réalité. Au début du roman, il

¹⁴⁶. Ibid., 513-514.

¹⁴⁷. Ibid., 254.

laisse derrière lui encore une autre école qu'il n'aime pas, pour commencer à vivre de nouveau dans le vrai monde. En voyageant, il rencontre deux personnages très bizarres: Procule Ponton et sa femme folle. Après quelques moments dans leur maison, il s'en échappe très rapidement. La femme veut aimer Innocent pour rendre son mari jaloux, et Procule parle trop d'amour et de ses souffrances. Innocent est un peu étourdi par tout ce qu'il voit et par tout ce qu'il entend. Il ne veut plus entendre parler d'amour et des douleurs amoureuses. Au travail, Innocent se réfugie dans un rêve où il est un homme fort qui aime une femme, et parfois la réalité est incorporée dans ce rêve. La rencontre avec la femme en jaune semble être la réalisation de ses rêves: "Innocent croyait être retourné dans un rêve. Il regardait, il goûtait et cela était délectable comme un fruit dérobé du paradis terrestre... Ils se rhabillèrent en silence... Il n'était plus dans un rêve. Il était triste."¹⁴⁸ Innocent n'est pas heureux dans le monde réel. Il préfère vivre dans un paradis terrestre comme celui qu'il peut trouver dans ses rêves. Lorsqu'il apprend qu'il a été l'instrument de la mort de Verrochio, la réalité devient insupportable et Innocent y met fin.

Il y a d'autres personnages semblables dans le roman: Philémon Bouleau, par exemple, se réfugie dans un monde idéalisé avec ses nichons, photographies des jeunes filles américaines qu'il trouve dans la Province ensoleillée. Comme les

¹⁴⁸. Ibid., 414.

personnages du roman de la terre et de Terre du roi Christian, Philémon, Verrochio, Innocent, Achille et Jeannot refusent la réalité; ils choisissent de vivre dans un monde idéalisé. Le rêve leur est plus réel que la réalité.

L'ECRITURE DE CARRIER

Dans le roman de Trudel ainsi que dans le roman de la terre, la nature joue un grand rôle dans les symboles, les métaphores et les comparaisons. La terre et la nature ont un tel rôle à jouer dans De l'amour dans la ferraille. Les saisons, par exemple, sont presque aussi importantes dans ce texte qu'elles le sont dans celui de Ringuet. Dans Trente arpents, les saisons sont utilisées pour marquer les différentes périodes de la vie d'Euchariste Moisan. Le narrateur du roman de Carrier utilise la même technique pour marquer le passage du temps et les changements dans la vie de ses personnages: "La saison avançait. En son âme, le temps passait, changeant quelque chose. Il [Innocent] devenait un homme."¹⁴⁹ Innocent n'est plus au début de sa vie car il n'est plus un enfant. Il avance vers sa vie d'homme tout comme avancent les saisons. Jeannot lui a appris beaucoup de choses sur la vie et Innocent a maintenant plus de confiance en lui-même. Il n'a plus besoin de Verrochio.

Les saisons sont importantes pour une autre raison, me semble-t-il. Dans Trente arpents les saisons marquent non

¹⁴⁹. Ibid., 334.

seulement le passage du temps, mais aussi le cycle éternel de la vie. L'oncle d'Euchariste meurt et Euchariste le remplace; Euchariste échoue, et son fils le remplace. Ainsi que les saisons se succèdent sans cesse, un homme prend la relève d'un autre; la vie continue. Les lecteurs ont l'impression à la fin du roman de Carrier que tout va continuer. Le Bon Parti va débâter le chemin neuf et en bâtir un autre pour le remplacer:

De beaux services seraient célébrés dans plusieurs églises des Appalaches. Il y aurait plusieurs sermons, plusieurs discours politiques. Les bulldozers reviendraient, les grues, les planteurs d'épinettes, puis d'autres bulldozers, et d'autres grues, des camions et d'autres machines.¹⁵⁰

Le travail recommencera et les hommes auront encore quelque chose à faire. Certains personnages sont même déjà remplacés par d'autres. Un enfant trouvé est baptisé Opportun-Innocent. Tout recommence.

La vie politique a ses saisons aussi. En saison électorale, par exemple, "les événements tout à coup arrivaient comme les framboises apparaissent aux framboisiers: on n'avait qu'à tendre la main pour les cueillir."¹⁵¹ Il y a beaucoup de promesses et d'opportunités pour ceux qui veulent travailler ou faire de l'argent. En fait il y a beaucoup de références aux saisons lorsque le narrateur laisse parler les politiciens. Tout au début du roman, le Cheuf compare les villageois à un jardin, et les ministres aux jardiniers:

¹⁵⁰. Ibid., 544.

¹⁵¹. Ibid., 99.

Le bon peuple est en fleurs. Vous allez, Messieurs les Ministres, lui fournir l'arrosage convenable, empoisonner les chenilles de l'Opposition, nourrir les fleurs qui contiennent toutes les promesses favorables. Si vous êtes de bons jardiniers, Messieurs les Ministres, le Bon Parti fera la meilleur récolte de son histoire.¹⁵²

C'est maintenant le début de l'été pour les ministres. S'ils sèment assez de promesses et font des faveurs à ceux qui pensent voter pour le Bon Parti, ils gagneront les élections. S'ils veulent une bonne récolte aux élections en automne, tout ce qu'il leur faut c'est de soigner le peuple comme le cultivateur soigne sa terre. Alors le ministre du comté "sèmerait des bouts de chemins partout dans son comté"¹⁵³ pour s'assurer une bonne récolte.

La semence est une idée qui revient souvent. Parfois elle est comparée à l'acte sexuel. Lorsque le ministre du comté pense à tromper sa femme avec sa secrétaire, Mélanie Binette, celle-ci répond: "si le bon Dieu me donnait à vous à sa place, alors je serais toute à vous, Monsieur l'Honorable Ministre, et vous pourriez me labourer comme votre terre."¹⁵⁴ Quand Origène Rossignol parle de faire l'amour avec sa femme Pommette, il parle lui aussi de la semence: il veut semer un enfant à l'occasion du chemin neuf. Cette métaphore est très souvent employée dans ce roman et dans le roman de la terre, car la femme y est comparée à la terre, et vice versa. Comme la terre,

¹⁵². Ibid., 12.

¹⁵³. Ibid., 55.

¹⁵⁴. Ibid., 81-82.

une femme, une fois ensemencée, produit des fruits. Toujours généreuse, elle allaite aussi ses enfants.

Non seulement la terre revêt-elle certaines caractéristiques d'une femme dans le roman de la terre, mais des caractéristiques de la terre sont parfois attribuées à la femme aussi. La terre et la femme sont presque des personnages interchangeables.¹⁵⁵ Juste avant les élections, on décide de mettre des photographies de jeunes filles américaines dans la Province ensoleillée pour augmenter le tirage, ce qui suscite beaucoup d'intérêt au village. Dans une des photographies, "un décolleté s'ouvrait sur un paysage de montagnes magiques où un homme aurait aimé se perdre."¹⁵⁶ En comparant les seins d'une femme à des montagnes, le narrateur rappelle au lecteur les liens très étroits entre la terre et la femme dans la mentalité terrienne.

L'idée de la semence revient aussi lorsque Jeannot Tremblay parle de la mort. Il a un rêve dans lequel il prévoit la mort d'Innocent: "Depuis ce cauchemar où j'ai vu ton corps s'éparpiller comme une poignée de graines que le paysan lance dans sa terre, je suis inquiet."¹⁵⁷ Cette association est tout à fait naturelle dans le roman de la terre: on affirme que l'homme vient de la terre et y retourne.

¹⁵⁵. Je parlerai plus loin de la terre comme personnage.

¹⁵⁶. Ibid., 475.

¹⁵⁷. Ibid., 498.

Il est intéressant de noter que, tout comme dans le roman de Trudel, beaucoup de comparaisons et de métaphores sont liées à la terre ou à la nature. Souvent le narrateur compare une personne ou une chose à un animal. Les tracts politiques venant de l'avion du ministre, par exemple, "fuyaient comme des oiseaux apeurés."¹⁵⁸ Plus loin, en parlant des machines devant le bureau administratif du chantier, le narrateur dit qu'il "était réuni, comme des animaux devant l'étable, un troupeau de machines peintes en bleu."¹⁵⁹ Peut-être que le meilleur exemple de cela est Opportun, qui est souvent comparé à un oiseau maladroit ou à un "gros poulet sans plumes".¹⁶⁰ Cette comparaison lui convient bien car Opportun finit par voler au ciel comme les anges.

L'idéologie de l'époque de Duplessis, en grande partie conservatrice, nourrit les comparaisons que je viens de mentionner. A cette époque, hors de la ville, les paysans étaient toujours fidèles à la terre. Ils tenaient assez fermement aussi à la famille et à l'église. Le Bon Parti se sert de l'idéologie reçue de l'époque pour s'exprimer et pour convaincre le peuple de ses bonnes intentions. Il se compare, par exemple, à une famille: "Le Bon Parti est une grande famille et il n'y a qu'un père: moi,"¹⁶¹ selon le Cheuf.

¹⁵⁸. Ibid., 203.

¹⁵⁹. Ibid., 244.

¹⁶⁰. Ibid., 42.

¹⁶¹. Ibid., 473.

Encore plus étonnant, c'est que le ministre du comté est parfois comparé à Dieu lui-même: "Comme Dieu dans Son ciel, le ministre considérait la terre et ses habitants. Il admirait son lac. Il pouvait dire "mon" lac comme d'autres disaient: mon pantalon ou mon chapeau.¹⁶²

A l'époque de Duplessis, la politique est presque élevée au niveau de la religion. Le jour de la procession en l'honneur du miracle de Saint-Toussaint-des-Saints, les gens, parés de leurs plus beaux vêtements, viennent "acclamer le bon Dieu et le Bon Parti."¹⁶³ Dans cette phrase Dieu et le Bon Parti sont mis côte à côte pour souligner qu'aux yeux des villageois ils représentent deux choses égales. Aux yeux d'Achille Bédard aussi, la politique est une religion pour laquelle il "était prêt à ne pas se marier, à ne pas avoir de famille... La politique ne peut-elle pas satisfaire toutes les ambitions de l'homme? Ne peut-elle pas combler tous les désirs de l'homme?"¹⁶⁴ Comme un prêtre qui se donne à Dieu pour le reste de sa vie et fait le voeu de ne pas se marier, Achille se voue à la politique. Il est sûr qu'elle peut le satisfaire, comme le bon Dieu satisfait tous ceux qui croient en Lui.

Si Achille est un prêtre, alors la secrétaire du ministre est une religieuse. Lorsqu'elle parlait au ministre du comté, elle "parlait de cette voix basse, retenue, qu'elle devait avoir

¹⁶². Ibid., 54.

¹⁶³. Ibid., 123.

¹⁶⁴. Ibid., 48.

au confessionnal pour avouer au prêtre ses imperfections. Elle n'avait pas d'enfants, elle n'avait pas de mari, elle n'avait pas d'ami, elle refusait de voyager et n'acceptait pas de prendre des vacances."¹⁶⁵ Comme Achille, elle refuse tout pour se consacrer à sa carrière politique.

Au point de vue des personnages, De l'amour dans la ferraille est très riche, car Carrier en présente beaucoup à ses lecteurs. La plupart de ses personnages sont des personnages secondaires auxquels une section d'un chapitre est consacrée. Parfois ces personnages reviennent dans une ou deux autres scènes, mais le plus souvent, ils n'ont qu'un très petit rôle à jouer dans une petite scène. Il y a d'autres personnages qui sont plus développés par le narrateur et qui reviennent de chapitre en chapitre; chaque fois, le lecteur en apprend un peu plus sur leur personnalité.

Dans un article sur le roman de Carrier, Gilles Pellerin s'interroge sur l'attrait qu'exerce l'arrière-pays sur certains romanciers actuels. Il conclut que dans le roman de la terre, "le village se repose sur un corps social où chaque élément est facile à discerner... Chaque élément est à sa place, chaque personnage remplit le rôle auquel il a été socialement et narrativement assigné."¹⁶⁶ Il y a donc des personnages types comme le curé, l'épouse, la vieille fille, l'ivrogne, etc. Leur

¹⁶⁵. Ibid., 78.

¹⁶⁶. Gilles Pellerin, "Il est long le chemin," Lettres québécoises 37 (1985): 25.

rôle dans la société est déjà établi et le narrateur n'a pas besoin de les décrire en détail. Tout comme dans le roman de la terre, la plupart des personnages secondaires ne font que remplir un rôle narrativement assigné; ils sont des personnages stéréotypés. Il y a, par exemple, Origène Rossignol qui ne peut plus travailler et qui ne parle que de faire d'autres enfants. Tout ce qu'il fait dans l'histoire, c'est essayer de convaincre sa femme Pommette qu'il n'est pas impuissant et qu'il a besoin de faire des enfants pour fêter le nouveau chemin. Je pense aussi à Téton Lachapelle, qui passe de longues heures loin de sa femme afin de gagner de l'argent pour qu'elle puisse vivre aisément. Il sait travailler mais il ne sait pas aimer. Sa femme Blondine est un autre exemple: elle aime trop son mari et ne peut pas vivre sans lui; elle l'attend toujours dans son lit, tout en mangeant des chocolats pour se consoler. Et il ne faut pas oublier la mère de Jeannot Tremblay, qu'on appelle "Madame Bon Parti", et la femme en jaune, qui va d'un homme à un autre bien qu'elle dise aimer Adolphe Cerisier.

Le curé Fourré joue un rôle assez important dans De l'amour dans la ferraille. Comme les curés du roman de la terre, il est le guide spirituel de la paroisse [à ses yeux et aux yeux des villageois]. Pour le lecteur, il ne ressemble pas beaucoup à un guide spirituel car le narrateur le présente souvent sous un jour ludique. Il n'est pas aussi pur que les curés traditionnels et souvent ses actions sont intéressées. Quand il reproche aux paroissiens le manque d'enfants dans la paroisse,

il le fait non pas pour plaire à Dieu mais pour que sa dîme soit "supérieure à celle de Bouché, un confrère du Séminaire qui avait toujours été classé longtemps loin derrière lui autant en latin qu'en mathématiques qu'en histoire sainte, ou qu'en compréhension de bréviaire."¹⁶⁷ Il est pourtant un guide spirituel aux yeux des paroissiens: "Ils s'assirent; le *messenger de Dieu, leur saint curé Fourré*, avait quelques nouvelles à leur communiquer."¹⁶⁸ Quand on considère le respect qu'il commande dans la paroisse et son influence sur les paroissiens, on constate qu'il ressemble beaucoup au curé traditionnel du roman de la terre.

Les femmes de ce roman sont intéressantes aussi. Je pense tout d'abord à Pommette Rossignol, qui travaille sur le nouveau chemin. Bien sûr, le fait qu'elle travaille avec des hommes ne la rapproche pas des femmes du roman de la terre; en cela, elle n'est pas du tout traditionnelle. Mais avant la maladie de son mari, elle était, semble-t-il, une femme conventionnelle. Elle est tout d'abord une femme dominante. Elle dirige la maison et prend les décisions; son mari ne s'en mêle pas. En cela, elle ressemble à Germaine Chabotte, qui interdit à son mari paresseux de la toucher jusqu'à ce qu'il aille chez le ministre du Bon Parti pour lui demander un emploi.

A cela il faut ajouter que Pommette est fière d'avoir fait son devoir et d'avoir donné naissance à dix-sept enfants: "Moé,

¹⁶⁷. Carrier, 164.

¹⁶⁸. Ibid., 132. C'est moi qui souligne.

j'ai faite mon devoir d'état: j'ai pondu autant d'enfants que le bon Yeu m'a d'mandé d'en donner à not' pays."¹⁶⁹ Une autre femme, Aubépine Bouleau, montre la même fierté devant ses enfants: elle "ne pouvait réprimer un sourire d'avoir une famille si doucement disciplinée."¹⁷⁰ Comme les femmes du roman de la terre, elles font leur devoir, un devoir saint. Voilà pourquoi les futures mariées suivent les saintes religieuses dans la procession pour fêter le saint Opportun. Elles "avaient aussi l'air d'être des anges, ces jeunes filles qui allaient offrir leur virginité à un homme, ces futures mariées qui tenaient leurs *mains jointes*, comme les religieuses."¹⁷¹ Aux yeux des villegeois, elles "étaient ce qu'il y avait de plus beau dans l'univers, et l'on savait que sous le tulle et la dentelle, dans ces corps beaux comme la jeunesse, était caché l'avenir du village... L'on admira les futures mariées avec le respect que l'on réserve pour les tabernacles."¹⁷² Le respect donné à ces jeunes filles ne ressemble-t-il pas à celui réservé aux mères de la race dans le roman de la terre?

Dans plusieurs romans de la terre, il y a des femmes qui demeurent dans l'ombre. Je pense à la femme de Samuel Chapdelaine dans Maria Chapdelaine, dont le prénom n'est mentionné qu'une seule fois. On l'appelle toujours "la mère",

¹⁶⁹. Ibid., 169.

¹⁷⁰. Ibid., 467.

¹⁷¹. Ibid., 156. C'est moi qui souligne.

¹⁷². Ibid., 157.

son nom étant moins important que sa position domestique. Je pense aussi à Alphonsine, femme d'Euchariste Moisan dans Trente arpents. Après la naissance de son premier enfant, Euchariste l'appelle toujours "la mère"; elle perd son prénom. Dans le roman de Carrier, il y a une femme semblable. La femme de Cytriste "avait perdu son prénom lorsqu'elle était entrée dans cette famille."¹⁷³ Depuis ce temps-là, elle est "la bru"; elle n'a plus d'identité hors sa position domestique.

Il y a beaucoup de femmes dans le roman de Carrier qui ressemblent à celles des romans de la terre, mais il n'y a pas beaucoup d'hommes qui incarnent l'image de l'homme du roman de la terre. Au début de l'assaut des oeufs pourris, Cytriste Tanquay semble être un homme qui veut préserver son héritage et sa terre pour laquelle il lutte si féroceement, mais peu à peu, le lecteur apprend qu'il n'est rien qu'un traître. La terre que ses ancêtres ont cultivée lui importe peu.

Je pense aussi à Philémon Bouleau, qui autrefois avait une force étonnante malgré son petit corps:

il commençait le travail plus tôt que les autres, il se débattait plus que les autres, il quittait le travail après les autres, et l'on racontait que, de retour à la maison, il s'occupait de sa femme d'une manière très chaleureuse, puisque Aubépine était souriante, joyeuse, tandis que les autres femmes étaient hargneuses, irritables.¹⁷⁴

Bien qu'il ne soit plus fort, il est un homme car il a fait son devoir d'homme: il a donné à sa femme douze ou treize enfants.

¹⁷³. Ibid., 259.

¹⁷⁴. Ibid., 467.

A la fin de l'histoire, tout change. Il ne ressemble plus aux hommes du roman de la terre. Au lieu de travailler, il passe sa journée dans une voiture stationnée à regarder des portraits de jeunes filles et à se renseigner sur elles. L'emploi que le Bon Parti lui donne n'est pas un vrai emploi d'homme. En parlant de lui, quelques travailleurs disent: "Ce n'était pas un travail pour un homme vrai, car un homme vrai a besoin du grand air, du vent, il a besoin de choses lourdes à déplacer, de choses fortes à abattre, de choses dures à briser."¹⁷⁵ La description d'un vrai homme, donnée ici, peut facilement s'appliquer à un cultivateur qu'on trouve dans un roman de la terre, mais pas à Philémon. Un homme passe sa journée à travailler, non pas à regarder des photographies. Philémon Bouleau n'est pas un homme, mais un anti-homme.

Jeannot Tremblay est un anti-homme aussi. Au lieu de travailler comme les autres, il lit, écrit, pense et parle. Aux yeux des travailleurs, il n'est pas un véritable homme: "Que venait faire cette **fillette** dans le chemin neuf? ... On le regardait comme un doux fou, intelligent dans les livres, peut-être, mais, dans la vie réelle, plutôt simplet. Un homme ne peut pas avancer dans les chemins de la vie, le nez collé sur un calepin vert."¹⁷⁶ Quelqu'un qui s'occupe des choses intellectuelles n'est pas un vrai homme. Jeannot est un rêveur

¹⁷⁵. Ibid., 483.

¹⁷⁶. Ibid., 322. C'est moi qui souligne.

et un penseur, comme il le dit lui-même. Lorsqu'on le compare aux hommes du roman de la terre, il n'y a aucune ressemblance.

Un autre personnage d'importance dans De l'amour dans la ferraille est la terre. Comme dans le roman de la terre, la terre et la nature sont personnifiées par le narrateur. A plusieurs reprises dans le roman, des parties du corps sont attribuées à la terre. En parlant du chemin par exemple, le narrateur dit que "notre entrepreneur [Nino Verrochio] commencera la construction d'une route au *flanc* d'une colline verte."¹⁷⁷ Plus loin, Cytriste Tanguay "vit s'éclairer très lentement le *dos* des collines qui semblaient se lever lentement dans le jour."¹⁷⁸ Et il ne faut pas oublier le poème de Jeannot Tremblay dans lequel "il comparait le chemin neuf à une blessure infligée au *flanc* de la terre."¹⁷⁹ Si la terre a des attributs corporels, elle pourrait certainement être blessée par un chemin sur son dos.

Non seulement la terre est-elle identifiée au corps, mais le narrateur lui attribue aussi une personnalité. "Dans d'autres territoires, la terre était *ingrate*, mais tout poussait à profusion chez Malice Blanchette."¹⁸⁰ Comme une femme, la terre peut choisir de se donner, ou de ne pas se donner. Ces mots rappellent la nature humaine de la terre dans Trente arpents.

¹⁷⁷. Ibid., 105. C'est moi qui souligne.

¹⁷⁸. Ibid., 200. C'est moi qui souligne.

¹⁷⁹. Ibid., 351. C'est moi qui souligne.

¹⁸⁰. Ibid., 40. C'est moi qui souligne.

Après des années et des années de travail de la part d'Euchariste, la terre se donne à son fils, celui qui a pris sa terre et qui a envoyé son père aux Etats-Unis. Euchariste pense qu'elle ressemble à une maîtresse ingrate qui ne devrait pas se donner à un autre. Plus loin dans l'histoire de Carrier, lorsque le travail devient difficile, on "dirait que la terre aime pas que les hommes lui fassent un chemin sur le dos."¹⁸¹ Elle semble avoir la capacité d'exprimer des émotions, d'aimer ou de ne pas aimer, d'être généreuse ou d'être avare. Peut-être que les nombreux morts sont une sorte de punition pour la profanation de la terre, comme on voit dans Un homme et son péché. A la fin de ce roman, Séraphin est puni par la nature pour son avarice. Tout ce qui lui importe, son argent, brûle dans un incendie.

La terre peut même être triste, tout comme un être humain. Aux funérailles de Téton Lachapelle, tout est silencieux, comme si la nature et la terre regrettaient la mort de cet homme: "Les oiseaux s'étaient tus. Il n'y avait que la plainte triste du glas qui maintenant ne sortait plus du clocher, mais de la poitrine profonde de la terre."¹⁸² Le choix du mot "poitrine" rappellera peut-être au lecteur la comparaison entre la terre et la mère qu'on trouve souvent dans un roman de la terre. Peut-être la terre se lamente-elle de la perte d'un de ses enfants.

¹⁸¹. Ibid., 321.

¹⁸². Ibid., 385.

La vision du monde de l'Amour dans la ferraille est significative quand on la compare à celle du roman de la terre. Il y a, tout d'abord, une dualité: le contraste continu entre la terre et la ville, le progrès et la préservation du passé, la réalité et l'irréalité. Quelques villageois ne veulent pas qu'on construise un nouveau chemin, car cela amènerait de nouvelles idées. Ils ont peur de tout ce qui est nouveau et de tout ce qui vient de la ville. La ville, lieu des Anglais protestants, est pleine d'immoralité d'après les paroissiens. Les Anglais sont aussi associés au progrès et aux idées nouvelles. Voilà pourquoi des pionniers protestent contre la construction du chemin et pourquoi les parents de Cytriste Tanguay se lèvent pour la combattre. Ce chemin, qui ne mène nulle part, symbolise le progrès et toute l'immoralité de la ville. En l'éliminant, les paroissiens préserveraient la terre et la tradition qu'elle incarne.

Dans une certaine mesure, on peut dire que la verticalité qui fait partie du roman de la terre se retrouve aussi dans le roman de Carrier. Les hommes dans De l'amour dans la ferraille ne sont pas aussi dépendants de Dieu qu'ils le sont dans le roman de la terre, mais il y a pourtant beaucoup de références à Dieu et à la religion catholique. Le catholicisme joue un rôle important dans la vie des paroissiens et le curé est un personnage qui revient souvent dans l'intrigue, comme je l'ai déjà souligné. De plus, l'idéologie catholique transforme des événements de tous les jours en événements extraordinaires:

quand Cytriste et ses amis opposés au Bon Parti bombardent la procession d'oeufs pourris, on dit que c'est "évident que le Diable essayait d'interrompre la cérémonie."¹⁸³ Ce n'est pas l'Opposition qui s'oppose à la procession, mais le Diable lui-même. L'histoire d'Opportun soutient aussi l'idée de transformation. Toute l'histoire est vue à travers les yeux d'un catholique fidèle: le bon Dieu lui prend son intelligence pour ensuite la lui rendre. Bien qu'Opportun ne semble pas être un enfant pieux, les paroissiens font de lui un petit saint. Sa mort est une mort sainte: Dieu l'a ramené chez lui. Une tragédie devient un miracle aux yeux des fidèles car l'idéologie catholique, qui faisait partie de la politique duplessiste et de la vie des paysans, transforme la réalité.

Il me semble que la vision du monde dans De l'amour dans la ferraille est beaucoup plus compliquée que celle du roman de la terre. Dans ce dernier, il y a deux mondes présentés et contrastés, mais une seule voix sort du roman. La vision du monde du narrateur est la plus forte et, en fin de compte, la vie terrienne est la vie privilégiée; la vie des citadins est condamnée. Dans le roman de Carrier il y a beaucoup de mondes présentés. Il y a tout d'abord la vie idéalisée des pionniers comme les parents de Cytriste Tanguay. Il y a aussi, tout comme dans le roman de la terre, le monde de ceux qui sont pour le progrès. Je pense, par exemple, aux ministres du Bon Parti qui poussent la construction du chemin neuf et qui promettent

¹⁸³. Ibid., 188.

l'électrification rurale tout en acceptant les valeurs catholiques du passé. C'est un mélange curieux de catholicisme et de protestantisme, du passé et du présent.

Un autre monde dans De l'amour dans la ferraille est celui des hommes ordinaires. Ils sont, pour la plupart, des catholiques fidèles et des paysans qui s'opposent à la ville et au progrès. Ils n'hésitent pas, pourtant, à travailler sur le chemin qui représente le progrès et la fin de leur héritage. Le chemin amène aussi la destruction de la terre, un objet sacré pour leurs ancêtres.

Le monde des idéalistes comme Jeannot Tremblay et Achille Bédard est intéressant aussi. Jeannot et Achille ne sont pas des idéalistes comme les narrateurs du roman de la terre car ils sont des hommes instruits qui ne vivent pas sur la terre. Ils sont pourtant conscients de l'héritage et du passé du peuple québécois et veulent changer le monde pour le mieux:

Les hommes de notre peuple sont perdus dans les forêts qu'il sont les premiers à défricher pour leur passage. Nous devons, nous, monter sur une montagne, étudier les horizons, afin de pouvoir les guider vers la meilleure direction. Nous ne sommes pas que des passants, nous sommes des guides.¹⁸⁴

Voilà un nouveau messianisme: comme les narrateurs du roman de la terre, ces idéalistes se considèrent des guides du peuple québécois. C'est leur devoir de guider le peuple et d'assurer qu'il obtient tout ce à quoi il a droit. A cette fin, Achille essaie de garder intactes ses valeurs, de corriger les actions

¹⁸⁴. Ibid., 423.

de Sautereau et de le rendre conscient de ses erreurs; à cette fin, Jeannot rappelle aux ouvriers leur héritage et leurs ancêtres. Mais contrairement aux anciens guides du roman de la terre, ces nouveaux guides ne s'opposent pas au progrès. Ils acceptent tout ce qui peut améliorer leur vie et celle de leur peuple. Puisqu'ils sont éduqués, ils pensent connaître la réalité des choses et la façon d'améliorer le monde. Ils ne sont pas fidèles à l'héritage.

Comme il y a tellement de mondes différents présentés dans ce roman, il faut considérer la réalité de ces mondes. Tout au début de l'histoire, le lecteur devient conscient de cette question car des personnages comme Innocent Loiseau, et d'autres, s'interrogent sur ce point là. Après avoir quitté l'école, Innocent rencontre une folle qui vit sur le chemin. Il passe un peu de temps chez elle mais la quitte rapidement lorsqu'elle essaie de le tenir entre ses bras. Est-ce la réalité? Innocent n'est pas sûr: "Cette maison existait-elle? Cette folle l'avait-elle vraiment tenu dans ses bras? ... Mais qu'est-ce qui existe? Qu'est-ce qui n'existe pas?"¹⁸⁵ Avant qu'il ne découvre la maison du mari de cette femme, Innocent pense que c'était un cauchemar et que la nourriture de cette maison "n'était que de la nourriture irréaliste."¹⁸⁶ Plus loin sa certitude est ébranlée quand il passe du temps dans une maison identique, devant la même nourriture; c'est la maison du

¹⁸⁵. Ibid., 21.

¹⁸⁶. Ibid., 22.

mari de la folle. Est-ce un autre rêve? On ne sait pas, car le narrateur ne tire pas de conclusions. Peut-être l'enfant transforme-t-il la réalité avec son imagination comme Luc dans Terre du roi Christian. Certes, Innocent lui-même semble associer la réalité aux hommes et l'irréalité aux enfants: "Il eut honte de ses monologues ridicules dans un téléphone débranché où il parlait à une femme qui n'existait pas. C'était des jeux enfantins. Désormais, Innocent Loiseau était condamné à la vie réelle." Après sa rencontre avec la femme en jaune, Innocent devient un homme. Il connaît la réalité et laisse derrière lui ses rêves et l'irréalité enfantins.

Dans ce roman, le chemin, une métaphore de la vie de l'homme et le symbole du progrès, divise les personnages en deux groupes. Le Bon Parti, les idéalistes comme Achille Bédard¹⁸⁷ et Jeannot Tremblay, et quelques hommes, qui ont besoin de travail, sont pour le progrès. Il y en a d'autres, comme les parents de Cytriste Tanguay, Téton Lachapelle, et des pionniers, qui font parti de la procession le jour de la fête, qui s'opposent au progrès. Ils sont soit contre la construction du chemin neuf, soit contre la corruption et l'immoralité qu'il amène.

Dans le roman de la terre, en dépit de la dualité, il y avait toujours une voix dominante dans le texte. Retrouve-t-on

¹⁸⁷. Il faut noter qu'Achille est pour le progrès bien qu'il soit contre la corruption qui l'accompagne. Plus loin dans l'histoire il condamne la corruption et le chemin du Bon Parti; à ce point-là, il devient contre le progrès.

une telle voix dans le roman de Carrier? Tout au début de l'histoire, les lecteurs sont conscients du déroulement continu des saisons, de la beauté de la nature et de la tranquillité de la vie à Saint-Toussaint-des-Saints. Sans l'interruption brutale de la radio qui fait comprendre qu'on est à la veille d'une élection, le premier chapitre de L'amour dans la ferraille pourrait facilement faire partie d'un roman de la terre. Dans le dernier chapitre, il y a cependant un renversement complet de la première scène:

Fumantes, des ruines de voitures toutes chiffonnées, métal froissé, renversées, empilées, mêlées les unes aux autres, étaient grimpées les unes sur les autres comme des insectes hideux qui auraient eu le désir de se manger. Cela puait la chair brûlée. Ces mottes grossières de métal roussi ressemblaient à ce qu'ils avaient vu à la télévision en des pays où régnait la guerre.¹⁸⁸

Il n'y a maintenant que la destruction et la mort. Tout est laid; il n'y a plus de beauté. Le "progrès" et le chemin neuf ont tout détruit. La paroisse, qui était autrefois belle et tranquille, ressemble maintenant à un pays en guerre.

Les saisons continuent de se succéder comme elles le font depuis toujours mais il y a désormais des changements dans la vie et dans la société aussi. On ne peut plus dire que rien ne change, rien ne changera. Tout a déjà changé et il y aura des changements à venir. A la fin du roman, le Bon Parti fait débâter le chemin neuf et en fait construire un autre pour le remplacer. On ne peut pas arrêter le "progrès" (si cette destruction peut être appelée "progrès"); le peuple québécois,

¹⁸⁸. Ibid., 534-535.

pourtant, continue à exister. Quelqu'un trouve un petit enfant dans les hautes herbes près du chemin déjà ancien et le curé le baptise Opportun-Innocent. Cet enfant, venant de la nature semble-t-il, porte les noms de deux personnes qui l'ont précédé, comme un enfant porte le nom d'un de ses ancêtres. La vie recommence et le peuple continuera à exister malgré la métamorphose de la société qui les entoure. Voilà la voix qui émerge de l'histoire, la voix qui domine en dépit d'autres voix, et il y en a beaucoup, qui essaient d'occuper la position dominante. C'est la voix d'un peuple qui ne sait pas mourir, comme l'on trouve dans Menaud, maître-draveur.

La multitude de personnages et de voix dans ce roman rend importante la question de la voix narrative. Il n'y a qu'un seul narrateur, mais il y a plusieurs focalisateurs car le narrateur délègue parfois la focalisation aux personnages. Dans le roman de la terre, le narrateur est le focalisateur à travers les yeux de qui les événements de l'histoire sont vus, mais dans ce roman on voit les événements à travers les yeux de plusieurs personnages différents.

Le narrateur est hétérodiégétique; il n'entre pas dans l'intrigue, ni pour agir, ni pour commenter, comme le font parfois les narrateurs du roman de la terre. Loin des événements racontés et de l'époque de Duplessis, le narrateur peut écrire plus ou moins objectivement. La diversité des personnages dans l'intrigue aide à rendre l'histoire objective car "la coupe sociographique de Saint-Toussaint-des-Saints offre

l'image d'une société québécoise complète, idéale, équitablement distribuée, avec suffisamment d'acteurs pour jouer de manière très convaincante des scènes de procession, de fête foraine, de combat d'oeufs pourris."¹⁸⁹ De ce point de vue, la société présentée dans ce roman est plus réelle que celle présentée dans le roman de la terre.

La focalisation est parfois externe, comme elle l'est dans le roman de la terre. Je pense par exemple à la description de la femme en jaune: on n'entre pas dans ses pensées et ses émotions. La description demeure superficielle; le narrateur ne décrit que son corps, sa robe, sa voiture, et ses actions. On n'entre pas dans les pensées et les émotions de la folle non plus. Les lecteurs apprennent qu'elle pense que son mari est trop jaloux, mais sa personnalité n'est pas développée du tout.

Souvent la focalisation est interne comme elle l'est dans le cas de Sautereau et d'Achille Bédard. Peu à peu, les lecteurs connaissent ces personnages. Ils partagent leur peur et leurs regrets; ils savent pourquoi Achille et Sautereau sont forcés de cacher la vérité et ils comprennent le tourment mental qui en résulte. La focalisation interne est employée pour les personnages les plus importants dans le roman tandis que la focalisation externe est utilisée pour les personnages secondaires et périphériques. Les personnages décrits de l'intérieur sont plus vivants que ceux qui ne sont décrits que

¹⁸⁹. Pellerin, "Il est long le chemin," 25.

superficiellement. La focalisation multiple souligne donc les différences entre les personnages principaux et secondaires.

Un des problèmes qu'ont les narrateurs du roman de la terre, c'est qu'ils ne sont pas objectifs. Le narrateur-focalisateur se sert de l'histoire pour soutenir sa propre idéologie et pour en attaquer d'autres. En le faisant, il transforme le monde qu'il décrit. On n'a pas un tel problème dans De l'amour dans la ferraille. Il y a un changement continu entre focalisation interne et focalisation externe, qui équilibre le roman. Le narrateur se distancie de l'histoire et ne la manipule pas, du moins pas ouvertement. Et contrairement au narrateur du roman de la terre, il ne porte pas de jugements sur ses personnages: "En tant que romancier et fin observateur de son milieu, l'auteur ne juge pas ses multiples personnages, soient-ils drôles ou francs, généreux ou frustes, ou tout carrément érotiques. Il préfère les laisser parler directement au lecteur."¹⁹⁰ Cette objectivité distingue Carrier des romanciers de la terre.

A cela il faut ajouter que l'ironie de Carrier le distancie doublement de l'histoire. Le narrateur observe tout ce qui arrive à Saint-Toussaint-des-Saints sans porter de jugements sur les actions des villageois. Il rit doucement de tous ses personnages. Il se moque des parents de Cytriste Tanguay, qui sont un peu séniles, et des membres du Bon Parti et du Cheuf, qui se croient aussi importants que Dieu lui-même. Le narrateur

¹⁹⁰. Hamblet, French Review, 484.

rit aussi des prostituées, des idéalistes, et des fidèles de la paroisse. Le sourire, présent tout au long de l'histoire, n'est pas une caractéristique du roman de la terre.

CONCLUSION

Il y a beaucoup de similarités entre le roman de la terre et les romans de Trudel et de Carrier étudiés dans cet essai, en dépit des écarts temporels entre leur date de production. L'influence du roman de la terre est donc loin d'être éteinte: certains de ses traits caractéristiques se retrouvent dans quelques romans contemporains. Bien qu'il y ait des similarités entre les deux genres de roman, les romans contemporains, il faut le souligner, ne sont pas du tout messianiques comme le sont les romans de la terre. Les romanciers contemporains ne visent pas à convertir le monde au catholicisme, ni à prêcher la perpétuation de l'héritage et de la race. Par son intentionnalité donc, le roman de la terre ne ressemble aucunement aux romans de Carrier et de Trudel.

Il y a pourtant des similarités frappantes entre l'ancien et le nouveau qui apparaissent dans l'esprit des romans contemporains: dans les thèmes, dans les figures de style et surtout dans la vision du monde présentée par l'auteur. L'idéologie de conservation, qui est au coeur du roman de la terre, trouve un écho à plusieurs reprises dans Terre du roi Christian et dans De l'amour dans la ferraille. La position dominante accordée à l'Eglise, à la terre, à la nature et au passé dans ces romans est significative; on ne peut pas

l'ignorer. Dans Terre du roi Christian, la terre et la nature sont très importantes dans le monde de Luc. Le passé est aussi important pour lui car, sans passé, il ne se connaîtrait jamais. Il croit qu'il a besoin de connaître le passé pour trouver son identité et pour mieux vivre dans le présent. Il y a là un parallèle avec le roman de la terre, où le passé est très important pour l'identité québécoise.

L'influence de l'idéologie se donne aussi à lire à travers la multitude de métaphores, de comparaisons et d'autres figures de style comme la personnification de la terre. Dans De l'amour dans la ferraille, par exemple, la plupart des expressions figuratives sont basées sur la religion, la terre et la nature, tellement elles sont importantes dans la vie des personnages. Dans cette histoire, qui a lieu à l'époque de Duplessis, l'influence de l'idéologie de conservation est considérable.

Dans le roman de la terre, ainsi que dans les deux romans contemporains étudiés dans cette thèse, il y a une dualité intéressante: la terre et la nature sont contrastées avec la ville, le passé avec le présent, et les idées d'un personnage avec celles d'un autre. Il y a toujours une confrontation qui résulte en la présentation de mondes ou de réalités différents. A l'époque des romans de la terre, il n'y a que deux mondes pour le Canadien français: le monde français et le monde anglais. A notre époque, tout n'est pas aussi simple; chaque personne a des réactions différentes vis à vis de la réalité. Le romancier contemporain, conscient de cette complexité, donne à ses

lecteurs une vision du monde plus nuancée. Ainsi, dans Terre du roi Christian, il y a le monde de Luc, celui de Christian, celui de la famille Dionne, celui de Sammy, etc. Dans De l'amour dans la ferraille, la vision du monde est encore plus complexe: la multitude de personnages résulte en une multitude de mondes, car chacun réagit différemment à la réalité.

D'ailleurs dans les deux romans, la réaction des personnages face à la réalité témoigne de la ressemblance entre le roman contemporain et le roman de la terre. Dans les deux genres, il y a des personnages qui refusent la réalité. Dans le roman de Trudel, Luc, le personnage principal, idéalise son monde et vit dans ce monde déréalisé. Il ne peut pas accepter l'absence de son père ni le manque d'affection. Il se sent perdu dans la réalité et préfère se réfugier dans un autre monde, un monde où la terre et le passé ont de l'importance. Son refus de la réalité rapproche Terre du roi Christian du roman de la terre. Le monde déréalisé dans lequel Luc vit ressemble aussi au monde déréalisé du dernier. On peut dire la même chose à propos de L'amour dans la ferraille car tous les personnages semblent refuser la réalité d'une façon ou une autre. Certains se méfient des changements qui ont lieu autour d'eux, et se réfugient dans le passé et dans la tradition. D'autres refusent leur héritage et s'accrochent au futur; ils embrassent l'innovation et vivent pour l'argent et pour le succès qui semblent suivre la route du progrès. En reniant le passé et l'héritage, ils nient aussi leur identité. Ils perdent

parfois leur vie. Comme dans le roman de la terre, il est très difficile de vivre loin de la terre.

Le développement des techniques littéraires, ainsi que le changement dans l'intentionnalité des auteurs, résultent en une voix narrative qui parfois ressemble à celle du roman de la terre, et qui parfois ne lui ressemble pas du tout. Dans le roman de Trudel, l'absence de limites dans le monde déréalisé ressemble beaucoup au roman de la terre. Le monde de Luc Dionne semble parfois aussi irréel que celui de Jean Rivard. Dans le monde d'un enfant qui est le focalisateur, tout est possible pour le narrateur de Terre du roi Christian: des mantes religieuses peuvent hanter des petits garçons comme Christian et on peut voir des dieux en mangeant des champignons. Par contre, la séparation du narrateur et du focalisateur dans ce roman et le degré d'intériorité dans la narration ne ressemblent aucunement au roman de la terre; la narration est plus sophistiquée que celle des romanciers de la terre. Le choix de Trudel d'utiliser un regard d'enfant le met à l'abri de tout reproche car un enfant n'est pas responsable de ses actions et on ne peut pas le critiquer. D'ailleurs, Trudel ne porte aucun jugement moral sur les actions des personnages, comme le font les romanciers de la terre, car l'enfant, qui focalise, n'est pas capable de porter de jugement moraux.

Dans De l'amour dans la ferraille, il y a un narrateur omniprésent et omniscient tout comme le roman de la terre. La description des personnages, aussi, ressemble parfois beaucoup

à celle que l'on trouve dans le roman de la terre. Il y a quand même des différences importantes. Encore une fois, comme dans le cas de Terre du roi Christian, la narration est plus sophistiquée que celle du début du siècle. Le narrateur ne se limite pas à quatre ou à cinq personnages; il en met beaucoup en scène. Il n'est pas limité, non plus, à la focalisation externe. La focalisation interne, que choisit Carrier, résulte en une vision du monde qui n'est plus duelle mais plurielle. Cette pluralité rend plus convaincante la description de la société présentée. On est, bien sûr, loin du roman de la terre.

Ce ne sont là que les aspects les plus manifestes des liens qui unissent les oeuvres de Carrier et Trudel au roman de la terre, car cet essai ne prétend pas à l'exhaustivité. Il serait donc intéressant de poursuivre dans cette voie en étudiant ces romans plus en détail, ou bien, selon une autre perspective théorique. On pourrait également faire une telle étude avec d'autres romans. Il reste beaucoup de travail à faire si l'on veut comprendre les rapports entre l'ancien et le nouveau dans le roman québécois. Suivant les pas de Marcotte, je n'ai que commencé à travailler un champ fertile qui est loin d'être épuisé.

BIBLIOGRAPHIE

OEUVRES LITTÉRAIRES

ROMANS PRINCIPAUX

Carrier, Roch. De l'amour dans la ferraille. Québec: Stanké, 1984.

Trudel, Sylvain. Terre du roi Christian. Montréal: Quinze, 1989.

ROMANS SECONDAIRES

Ferron, Jacques. L'Amélanchier. Montréal: Editions du jour, 1970.

Gérin-Lajoie, Antoine. Jean Rivard le dérricheur suivi de Jean Rivard, économiste. LaSalle: Hurtubise HMH, 1977.

Grignon, C-H. Un Homme et son péché. Montréal: Stanké, 1984.

Hémon, Louis. Maria Chapdelaine. Montréal: Fides, 1980.

Ringuet. Trente arpents. Paris: Flammarion, 1938.

Savard, Félix-Antoine. Menaud, maître-draveur. Montréal: Fides, 1982.

Trudel, Sylvain. Le Souffle de l'Harmattan. Montréal: Quinze, 1986.

OUVRAGES ET ARTICLES

CARRIER ET TRUDEL

Beaudoin, Réjean. "Le Chemin du milieu du monde." Liberté, 3 juin 1990: 68-73.

Bernier, Yvon. "La redoutable épreuve qu'est un deuxième roman." Lettres québécoises 56 (1989-1990): 23.

Hamblet, Edwin. "Roch Carrier, De l'amour dans la ferraille." French Review 59 (1985-86): 483-484.

Marcotte. "Des monuments essentiels de l'imaginaire québécois." L'Actualité, décembre 1989: 178.

Pellerin, Gilles. "Il est long le chemin." Lettres québécoises 37 (1985): 24-26.

LE ROMAN DE LA TERRE

Brunet, Michel. "Trois dominantes de la pensée canadienne-française: l'agriculturisme, l'anti-étatisme et le messianisme." dans La Présence anglaise et les Canadiens. Montréal: Beauchemin, 1964.

Jobin, A-J. "Quelques aspects du régionalisme littéraire en France et au Canada." Carnets Viatoriens 15,3 (1950): 216-220.

Lemire, Maurice. Introduction à la littérature québécoise (1900-1939). Montréal: Fides, 1981.

---. "Le roman régionaliste au Québec (1900-1940). Essai de classification." Journal of Canadian Fiction 25-26 (1979): 124-135.

Losique, Serge. "L'évolution du roman au Canada-français (1837-1938)." Revue d'histoire littéraire de la France (1969): 737-745.

Proulx, Bernard. Le roman du territoire. Montréal: Presses de l'Université du Québec à Montréal, 1987.

Robidoux, Réjean. "Le roman: 1895 jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale." Le Québécois et sa littérature sous la direction de René Dionne. Sherbrooke: Editions Naaman, 1984.

Servais-Maquoi, Mireille. Le roman de la terre au Québec. Québec: Presses de l'Université Laval, 1974.

Sirois, Antoine. "L'image de la ville dans le roman du terroir d'expression française et d'expression anglaise." Canadian Review of Comparative Literature 3 (1976): 269-285.

Thério, Adrien. "'En marge de la vie' ou le roman québécois: 1900-1933." Voix et Images 7,1 (1981): 45-55.

GENERAL

- Bachart, Gérard. "Le sentiment religieux dans le roman canadien-français." Revue de l'Université Laval 9 (1955): 868-896; 10 (1955): 41-61.
- Beaudoin, Réjean. Naissance d'une littérature. Montréal: Boréal, 1989.
- Casgrain, Henri-Raymond. Oeuvres complètes. tome 1. Montréal: Beauchemin et Fils, 1896.
- Chartrand, Léo. "Les Québécois sont-ils vraiment nationalistes." L'Actualité, 1er mai 1990: 16-20.
- Dandurand, Albert. Le roman canadien-français. Montréal: Action canadienne-française, 1937.
- . Littérature canadienne-française. La prose. Montréal: Le Devoir, 1936.
- Dorion, Gilles. "La littérature québécoise contemporaine, 1960-1977." Etudes françaises 13 (1977): 301-338.
- Ducrocq-Poirier, Madeleine. Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Paris: Nizet, 1978.
- Falardeau, J-C. L'évolution du héros dans le roman québécois. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969.
- . Notre société et son roman. Montréal: HMH, 1968.
- Grandpré (de), Pierre. Histoire de la littérature française du Québec. tome 1. Montréal: Beauchemin, 1967.
- Grignon, C-H. Ombres et clameurs, regards sur la littérature canadienne. Montréal: Lévesque, 1933.
- Hébert, Pierre. "Les cycles du roman québécois." Etudes canadiennes 14 (1983): 55-63.
- Lauzière, Arsène. "Primevères du roman canadien-français." Culture 18 (1957): 225-244.
- Léger, Jules. Le Canada français et son expression littéraire. Paris: Nizet et Bastard, 1938.
- Marcotte, Gilles. "La dialectique de l'ancien et du nouveau." dans Littérature et circonstances. Montréal: l'Hexagone, 1989.
- . Une littérature qui se fait. Montréal: HMH, 1971.

Marion, Séraphin. En feuilletant nos écrivains. Etude de littérature canadienne. Montréal: Action canadienne-française, 1931.

---. Nos trois premiers romans canadiens-français. Québec: Edition du Cap Diamant, 1943.

---. Sur les pas de nos littérateurs. Montréal: Lévesque, 1933.

Monière, Denis. Le Développement des idéologies au Québec, des origines à nos jours. Montréal: Québec/Amérique, 1977.

Robidoux, Réjean et André Renaud. Le roman canadien-français du vingtième siècle. Ottawa: Presses de l'Université d'Ottawa, 1966.

Roy, Camille. Essais sur la littérature canadienne. Québec: Action sociale, 1914.

---. Etudes et croquis. Montréal: Carrier et cie, 1928.

---. Regards sur nos lettres. Québec: Action sociale, 1930.

Saint-Pierre, Arthur. "Notre littérature sociale avant la Confédération." Revue trimestrielle canadienne 36 (1950): 285-314.

Tuchemaier, Henri. "L'évolution du roman canadien." Revue de l'Université Laval 19 (1959): 131-143, 235-247.

Zéraffa, Michel. Roman et société. Paris: PUF, 1971.